

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES DEUX GENTILS- HOMMES DE VÉRONE

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1591

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

VALENTIN	155 rép.	PREMIER BANDIT	12 rép.
PROTÉE	153 rép.	ÉGLAMOUR	10 rép.
DILIGENCE	119 rép.	DEUXIÈME BANDIT	9 rép.
JULIA	110 rép.	TROISIÈME BANDIT	8 rép.
LANCE	70 rép.	BANDITS	3 rép.
SILVIA	60 rép.	SYLVIA	2 rép.
duc	51 rép.	HÔTELIER	1 rép.
LUCETTE	50 rép.	CHANSON	1 rép.
THURIO	37 rép.	UN BANDIT	1 rép.
PANTHÉON	17 rép.	FIN DES DEUX GENTILS- HOMMES DE VÉRONE	1 rép.
ANTONIO	12 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Vérone. Une place.)

VALENTIN

Renonce à me persuader, mon aimable Protée ; — la jeunesse qui se borne au logis a toujours l'esprit borné. — Si l'affection n'enchaînait pas tes tendres jours — aux douces œillades de la belle que tu honores, — je t'engagerais à m'accompagner — pour voir les merveilles du monde, — plutôt que de vivre chez toi en une indolente apathie, — et d'user ta jeunesse dans une frivolité grossière. — Mais, puisque tu aimes, continue d'aimer, et réussis — comme je désire réussir quand je me mettrai à aimer.

PROTÉE

— Veux-tu donc partir ? Mon doux Valentin, adieu ! — Pense à ton Protée, quand par hasard tu verras — quelque objet rare et digne de note dans tes voyages ; — souhaite-moi pour compagnon de tes jouissances, — quand il t'arrivera quelque bonne fortune ; et, dans tes dangers, — si jamais les dangers t'environnent, — recommande tes inquiétudes à mes pieuses prières ; — car je veux être ton desservant, Valentin.

VALENTIN

— Oui, et prier pour mon succès dans un livre d'amour !

15

PROTÉE

— Je prierai pour toi dans quelque livre aimé de moi !

VALENTIN

— Dans quelque plate histoire d'amour profond : — Comme quoi le jeune Léandre traversa l'Hellespont !

PROTÉE

— C'est une histoire fort profonde du plus profond amour : — car Léandre avait de l'amour par-dessus la cheville.

20

VALENTIN

— C'est vrai : car tu es dans l'amour jusqu'au cou, amour par-dessus la cheville.

VALENTIN

— C'est vrai : car tu es dans l'amour jusqu'au cou, — et pourtant tu n'as jamais traversé l'Hellespont à la nage.

PROTÉE

— Jusqu'au cou ! Ne me mets pas au carcan, mon cher.

25

VALENTIN

— Non. Ça ne te sert pas ! au contraire !

PROTÉE

Quoi donc ?

VALENTIN

D'être — amoureux ! Aimer, c'est acheter le dédain par les pleurs, de prudes regards — par des soupirs déchirants, la joie éphémère d'un moment — par vingt nuits de veille, de fatigue et d'ennui. — En cas de conquête, votre gain peut être un malheur ; — en cas d'échec, une pénible souffrance est votre conquête. — À coup sûr, c'est la folie achetée au prix de la raison, — ou c'est la raison vaincue par la folie.

30

PROTÉE

— Ainsi, vous concluez en m'appelant fou.

VALENTIN

— Ainsi, vous concluez, j'en ai peur, en le devenant.

35

PROTÉE

— C'est l'amour que vous critiquez. Je ne suis pas l'amour.

VALENTIN

— L'amour est votre maître, car il vous maîtrise ; — et celui qui se laisse ainsi subjugué par un fou — ne doit pas, ce me semble, être réputé sage.

PROTÉE

— Les auteurs disent pourtant que, comme le ver dévorant — se loge dans le plus suave bouton, ainsi l'amour dévorant — habite dans les plus beaux esprits

40

PROTÉE

VALENTIN

— Au dire des auteurs aussi, de même que le bouton le plus précoce — est dévoré par le ver avant de s'épanouir, — de même aussi l'esprit
jeune et tendre — est changé par l'amour en folie ; il se flétrit en bouton ; — dès la primeur il perd sa verdure — et toute sa belle floraison
d'espérances à venir. — Mais pourquoi vais-je perdre le temps à te
conseiller, — toi qui es voué à une ardente passion ? — Encore une fois,
adieu ! Mon père m'attend sur le port — pour me voir embarquer.

45

50

PROTÉE

— Et je veux t'y conduire, Valentin.

VALENTIN

— Non, mon doux Protée ; faisons-nous ici nos adieux. — Quand je serai à Milan, écris-moi — tes succès en amour et tout — ce qui t'arrivera de nouveau ici, en l'absence de ton ami ; — et moi, de mon côté, je te visiterai de mes lettres.

55

PROTÉE

— Que tous les bonheurs t'arrivent à Milan !

VALENTIN

— Comme à toi, ici ! Et sur ce, adieu.

VALENTIN

Valentin sort.

PROTÉE

— Il est en chasse d'honneur, moi en chasse d'amour. — Il abandonne ses amis pour les enorgueillir davantage ; — moi j'abandonne tout, mes amis et moi-même, pour l'amour. — Ah ! Julia, c'est toi qui m'as métamorphosé, — qui m'as fait négliger mes études, perdre mon temps, — combattre les meilleurs conseils, mettre le monde à néant ; — c'est ta faute si mon esprit est épuisé de rêverie et mon cœur malade d'anxiété.

DILIGENCE

— Seigneur Protée, salut ! Avez-vous vu mon maître ?

PROTÉE

— Il vient justement de partir afin de s'embarquer pour Milan.

DILIGENCE

— Vingt contre un qu'il est déjà à bord ! — Et moi qui ne fais que bêler après lui depuis que je l'ai perdu !

PROTÉE

— Le bélier s'égare fort souvent — quand le berger n'est plus là. —

DILIGENCE

Vous concluez donc que mon maître est un berger, et moi un bélier ?

PROTÉE

Oui.

DILIGENCE

Alors, mes cornes sont ses cornes, que je dorme ou que je veille.

PROTÉE

Niaise réponse, et bien digne d'un bélier !

DILIGENCE

Et qui prouverait que je suis un bélier ?

PROTÉE

Oui, et ton maître un berger.

75

DILIGENCE

Eh bien, je prouverai que non par un raisonnement.

PROTÉE

Ou je me trompe fort, ou je prouverai que si par un autre.

DILIGENCE

Le berger court après le bélier, et non le bélier après le berger. Or, je cours après mon maître, et mon maître ne court pas après moi : donc, je ne suis pas un bélier.

80

PROTÉE

Le bélier pour du fourrage suit le berger, le berger ne suit pas le bélier pour sa pitance : or, tu suis ton maître pour des gages, et ton maître ne te suit pas pour des gages. Donc tu es un bélier.

DILIGENCE

Encore une preuve pareille, et vous me faites crier : bêh !

PROTÉE

Mais écoute-moi : as-tu donné ma lettre à Julia ?

85

DILIGENCE

Oui, seigneur. Moi, pauvre mouton perdu, je lui ai donné votre lettre, à cette brebis égarée : et elle, cette brebis égarée, ne m'a rien donné à moi, pauvre mouton perdu.

PROTÉE

C'est que la pâture n'est pas suffisante pour tout ce troupeau-là.

DILIGENCE

Si votre brebis n'a pas assez, augmentez le fourrage.

90

PROTÉE

Foin de toi ! Je vais t'envoyer paître !

DILIGENCE

Pour porter une lettre, on me paye au moins cent deniers comptant.

PROTÉE

On te doit moins d'argent, sans dénier qu'on t'en doive. Voyons ! que t'a-t-elle dit ?

PROTÉE

Diligence fait un signe de dénégation.

95

PROTÉE

A-t-elle secoué la tête ?

DILIGENCE

Hé ! hé !

PROTÉE

Elle a secoué la tête ?

DILIGENCE

Sans doute, monsieur, elle a son cou et sa tête.

PROTÉE

Butor !

100

DILIGENCE

Décidément, vous me prenez pour une bête de somme !

PROTÉE

Comment ça, messire ?

DILIGENCE

Eh bien, vous me faites porter vos lettres, et vous me payez de ce pauvre compliment : butor ! Convenez que je vous sers pour une bête de somme.

105

PROTÉE

Malepeste ! tu as l'esprit vif.

DILIGENCE

Pas assez cependant pour attraper une bourse inerte comme la vôtre.

PROTÉE

Allons, allons, ouvre-toi à moi en peu de mots : qu'a-t-elle dit ?

DILIGENCE

Ouvrez votre bourse, et je m'ouvrirai à vous immédiatement.

PROTÉE

Eh bien, messire, voici pour votre peine. Qu'a-t-elle dit ?

110

DILIGENCE

Vraiment, monsieur, je crois que vous aurez de la peine à la gagner.

PROTÉE

Comment ? T'a-t-elle laissé percevoir cela ?

DILIGENCE

Monsieur, je n'ai rien pu percevoir d'elle, non, pas même un ducat pour le port de votre lettre ; j'ai peur qu'ayant été si dure pour moi, quand je lui faisais part de vos sentiments, elle ne soit aussi dure pour vous, quand elle vous dira les siens. Si vous voulez la séduire, ne soyez pas trop mou, car elle est dure comme fer.

115

PROTÉE

Comment ! elle n'a rien dit !

DILIGENCE

Non, pas même un voilà pour la peine ! Pour me témoigner votre générosité, vous m'avez donné six deniers, je vous en remercie. En récompense, vous pouvez désormais porter vous-même vos lettres. Et sur ce, monsieur, je vous recommanderai à mon maître. 120

PROTÉE

Ils sortent.

PROTÉE

‌

SCÈNE II

(Vérone. Un jardin chez Julia.)

JULIA

— Dis donc, Lucette, maintenant que nous sommes seules, — me conseillerais-tu de tomber amoureuse ? 125

LUCETTE

— Oui, madame, pourvu que vous ne trébuchiez pas étourdiment.

JULIA

— De tout le beau monde des gentilshommes — qui chaque jour m'abondent en causant, — lequel est, dans ton opinion, l'amoureux le plus accompli ? 130

LUCETTE

— Veuillez me répéter leurs noms, et je vous révélerai ma pensée, — selon mon simple bon sens.

JULIA

— Que penses-tu du beau sire Églamour ?

LUCETTE

— C'est un chevalier beau parleur, élégant et raffiné, — mais, si j'étais de vous, il ne serait jamais mon homme.

135

JULIA

— Que penses-tu du riche Mercutio ?

LUCETTE

— De sa fortune, beaucoup de bien ; mais de lui-même, peuh !

JULIA

— Que penses-tu du gentil Protée ?

LUCETTE

— Seigneur ! Seigneur ! voir ainsi comme la sottise règne en nous !

JULIA

— Eh bien ! que signifie cette émotion à ce nom ?

140

LUCETTE

— Pardon, chère madame ! Il est par trop honteux — que moi, indigne créature, — je prononce un jugement sur de si aimables gentils-hommes !

JULIA

— Pourquoi pas sur Protée, comme sur tous les autres ?

LUCETTE

— Tout simplement parce que, de tous les bons, je le crois le meilleur.

145

JULIA

— Et votre raison de le croire ?

LUCETTE

— Je n'en ai pas d'autre qu'une raison de femme : — je le crois, parce que je le crois.

JULIA

— Et tu voudrais me voir jeter mon amour sur lui ?

LUCETTE

— Oui, si vous ne croyez pas votre amour ainsi jeté au vent.

150

JULIA

— Eh bien, il est de tous celui qui m'a le moins pressée.

LUCETTE

— C’est qu’il est de tous, à mon avis, celui qui vous aime le plus.

JULIA

— Son peu de parole montre son peu d’amour.

LUCETTE

— Le feu le plus concentré est le plus brûlant de tous.

JULIA

— Ils n’aiment point, ceux qui ne montrent pas leur amour.

155

LUCETTE

— Oh ! ceux-là aiment le moins qui font connaître aux gens leur amour.

JULIA

— Que je voudrais connaître sa pensée !

LUCETTE

Lisez cette lettre, madame.

JULIA

— À Julia ! De quelle part, dis ?

LUCETTE

Le contenu vous l’apprendra.

160

JULIA

— Dis, dis, qui te l’a donnée ?

LUCETTE

— Le page de sire Valentin, envoyé, je crois, par Protée. — Il voulait vous la remettre ; mais, étant sur le chemin, — je l’ai reçue en votre nom ; pardonnez la faute, je vous prie.

JULIA

— Voilà, par ma pudeur, une entremetteuse émérite ! — Vous osez prendre sur vous de recueillir ces lignes galantes, — et conspirer à la sourdine contre ma jeunesse ! — Croyez-moi, c’est là une fonction de grand profit, — et vous feriez pour l’emploi un excellent fonctionnaire. — Tenez, prenez cette lettre, veillez à ce qu’elle soit renvoyée ; — sinon, je vous renvoie à jamais de ma présence.

165

170

LUCETTE

— Un plaidoyer pour l’amour mérite d’autres honoraires que la haine.

JULIA

— Voulez-vous vous en aller ?

LUCETTE

Oui, pour vous laisser réfléchir.

LUCETTE

Elle sort.

JULIA

— N’importe ! j’aurais voulu jeter un coup d’œil sur cette lettre. — Ce
serait une honte de la rappeler — et de la prier à une faute pour laquelle ¹⁷⁵
je viens de la gronder. — Sotte qu’elle est, sachant que je suis fille, — de
ne pas m’avoir mis la lettre de force sous les yeux ! — À certaines offres
les filles, par modestie, disent un non — qu’elles voudraient qu’on prêt
pour un oui . — Fi ! fi ! Quel capricieux que ce fol amour — qui, comme ¹⁸⁰
un marmot têt, égratigne sa nourrice — et aussitôt baise la verge, hum-
blement ! — Comme j’ai chassé brutalement Lucette, — quand je l’aurais
si volontiers gardée ici ! — Quelle moue furieuse je m’étudiais à faire, —
quand la joie intérieure forçait mon cœur à sourire ! — Pour pénitence,
je vais appeler Lucette — et lui demander la rémission de ma sottise ¹⁸⁵
passée. — Holà ! Lucette !

LUCETTE

Que désire Votre Grâce ?

JULIA

— Est-il bientôt l’heure de dîner ?

LUCETTE

Je le voudrais — pour que vous pussiez assouvir vos fureurs sur votre
repas, — et non sur votre servante ! ¹⁹⁰

JULIA

Qu’est-ce donc que vous avez ramassé — si délicatement.

LUCETTE

Rien.

JULIA

Pourquoi donc vous êtes-vous baissée ?

LUCETTE

— Pour ramasser un papier que j'avais laissé tomber.

JULIA

— Et ce papier n'est donc rien ?

195

LUCETTE

Rien qui me concerne.

JULIA

— Laissez-le à terre pour ceux qu'il concerne.

LUCETTE

— Madame, il n'a rien à taire pour ceux qu'il concerne.

JULIA

— Quelque amoureux à vous qui vous aura écrit en bouts-rimés !

LUCETTE

— Pour que je puisse les chanter, madame ! Donnez-moi un air : Votre Grâce sait mettre en musique.

200

JULIA

— Aussi mal que possible, de pareilles sornettes ! Chantez-les sur l'air de : Léger amour

JULIA

LUCETTE

— Ces vers sont trop graves pour un air si léger.

205

JULIA

— Trop graves ! La note doit être en bourdon.

LUCETTE

— Elle doit être la mélodie même, si c'est vous qui la chantez.

JULIA

— Et pourquoi pas vous ?

LUCETTE

Je ne puis pas atteindre cette note-là.

JULIA

— Voyons votre chanson.

210

JULIA

Elle prend le papier et fredonne.

JULIA

Qu'en dites-vous mignonne ?

LUCETTE

— Continuez sur ce ton, jusqu'à la fin ; — et pourtant, à vrai dire, votre ton ne me plaît guère.

JULIA

— Il ne vous plaît guère ?

215

LUCETTE

— Non, madame : il est trop haut.

JULIA

Vous, mignonne, vous êtes trop impertinente !

LUCETTE

— Maintenant, il est trop bas. — Vous gêtez l'accord par un changement si brusque. — Il faut garder la mesure pour chanter juste.

JULIA

— Comment le puis-je, quand tu le prends toi-même si haut ?

220

LUCETTE

— Je ne prends si haut que votre parti, ô Protée !

JULIA

— Je ne veux plus être importunée de ce verbiage. — Voici le cas que je fais de la déclaration.

JULIA

Elle déchire la lettre.

LUCETTE

— Elle fait la dégoûtée ; mais elle serait charmée — d’avoir à se fâcher
d’une autre lettre. 225

LUCETTE

Elle sort.

JULIA

— Plût à Dieu que je fusse même fâchée de celle-ci ! — Oh ! odieuses
mains, qui avez déchiré de si tendres paroles ! — Perfides guêpes, c’est
donc pour butiner ce doux miel, — que vous avez lacéré de vos dards
l’abeille qui le produit ! 230

JULIA

Elle ramasse quelques-uns des morceaux de papier.

JULIA

— Pour réparation, je veux baiser tous ces fragments ! — Voyez, ici est
écrit : Bonne Julia !... Méchante Julia ! — Pour te punir de ton ingrati-
tude, — je vais broyer ton nom contre ces pierres, — et mettre tes mé-
pris sous mes pieds dédaigneux ! 235

JULIA

Elle jette à terre le fragment.

JULIA

— Voyez, ici est écrit : Protée blessé d'amour ! pauvre nom blessé ! — je veux te donner un lit — dans mon sein, jusqu'à ce que ta plaie soit complètement guérie : — tiens, je la panse avec ce baiser souverain.

240

JULIA

Elle baise le fragment et le met dans sa gorgerette.

LUCETTE

— Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIA

— Eh bien, allons !

LUCETTE

— Quoi ! vous laisserez traîner ces papiers indiscrets ?

JULIA

— Si vous en faites cas, reprenez-les.

245

LUCETTE

— J'ai été reprise pour les avoir ramassés : — pourtant il ne faut pas qu'ils restent là à attraper froid.

JULIA

— Je vois qu'ils vous sont à cœur.

LUCETTE

— Oui, madame, vous pouvez dire ce que vous voyez, — je vois bien des choses, moi aussi, — quand vous me croyez les yeux fermés.

250

JULIA

— Allons, allons, vous plaira-t-il de venir ?

JULIA

Elles sortent.

JULIA

‌

SCÈNE III

(Vérone. Chez Antonio.)

ANTONIO

— Dites-moi, Panthéon, quel grave discours — vous tenait donc mon frère dans le cloître ?

255

PANTHÉON

— C'était à propos de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO

— Eh bien ! que disait-il de lui ?

PANTHÉON

— Il s'étonnait que Votre Seigneurie — le laissât passer ici sa jeunesse, — quand tant d'autres gens de mince crédit — envoient leurs fils chercher carrière, — les uns, à la guerre, pour y tenter fortune, — les autres à la découverte d'îles lointaines, — d'autres, aux cours des universités. — Il disait que votre fils Protée était propre — à chacune de ces occupations, voire même à toutes : — et il m'engageait à vous presser — de ne pas le laisser davantage perdre son temps ici, — car ce serait plus tard un grand inconvénient pour lui — de n'avoir pas fait de voyage dans sa jeunesse. 260 265

ANTONIO

— Tu n'as pas besoin de me presser à ce sujet ; — cette idée me met martel en tête depuis un mois. — Je me suis bien dit qu'il perd son temps — et qu'il ne peut être un homme accompli, — sans avoir été éprouvé à l'école du monde. — L'expérience est acquise par la pratique, — et perfectionnée par le cours rapide du temps. — Ainsi, dis-moi où je ferais bien de l'envoyer. 270

PANTHÉON

— Votre Seigneurie n'ignore pas, je pense, — que son camarade, le jeune Valentin, — est attaché à la cour de l'empereur.

ANTONIO

— Je le sais parfaitement. 275

ANTONIO

— J'aime ton conseil : tu as fort bien raisonné : — et pour que tu juges combien je l'aime, — je veux le mettre à exécution, et au plus vite — dépêcher Protée à la cour de l'empereur.

PANTHÉON

— Demain, si cela vous plaît. Don Alphonso, — ainsi que d’autres gentilshommes de bonne renommée, partent pour saluer l’empereur et mettre leurs services, à ses ordres. 280

ANTONIO

— Bonne compagnie ! Protée ira avec eux ! — Justement, le voici. Nous allons nous en ouvrir à lui.

PROTÉE

— Doux amour ! douces lignes ! douce vie ! — Voici bien sa main, l’agent de son cœur ! — Et voici son serment d’amour, son engagement d’honneur. — Ah ! si nos pères pouvaient applaudir à nos amours — et sceller notre bonheur de leur consentement ! — Ô céleste Julia ! 285

ANTONIO

Eh bien ? Quelle lettre lisez-vous donc là ?

PROTÉE

— N’en déplaie à Votre Seigneurie... c’est un mot ou deux — de souvenir... que m’envoie Valentin — et que m’a remis un ami venu de sa part. 290

ANTONIO

— Prêtez-moi cette lettre, que je voie les nouvelles.

ANTONIO

— Et comment accueillez-vous ce souhait ?

PROTÉE

— Comme quelqu'un qui se soumet à la volonté de Votre Seigneurie, — et qui ne dépend pas de son désir ami.

ANTONIO

— Ma volonté n'est point en désaccord avec son désir, — pourtant ne te figure pas qu'il me décide brusquement. — Ce que je veux, c'est moi qui le veux, et cela suffit. — J'ai résolu que tu passerais quelque temps — avec Valentin à la cour de l'empereur : — la pension qu'il reçoit de sa famille, — je te la ferai pour ton entretien. — Demain sois prêt à partir. — Pas d'excuse : mon ordre est péremptoire.

300

PROTÉE

— Monseigneur, je ne puis pas être si tôt en mesure : — de grâce, accordez-moi un jour ou deux.

ANTONIO

— Écoute, ce qu'il te faut sera expédié après toi. — Plus de retard. Demain, tu dois partir. — Allons, Panthéon ; vous allez vous occuper — de hâter ses préparatifs.

305

ANTONIO

Antonio et Panthéon sortent.

PROTÉE

— Ainsi, j'ai évité le feu par crainte de me brûler, — et je me suis plongé dans la mer où je me noie. — Je n'ai pas voulu montrer à mon père la lettre de Julia, — de peur qu'il n'objectât à mes amours : — et du prétexte donné par moi — il a fait la plus puissante objection à mes amours.³¹⁰
— Oh ! comme ce printemps d'amour ressemble, — par son incertaine

splendeur, à la journée d'avril, — qui tout à l'heure montrait toute la beauté du soleil — et qui maintenant la laisse dérober par un nuage !

PANTHÉON

— Sire Protée, votre père vous appelle : — il est pressé : ainsi partez, je vous prie.

315

PROTÉE

— Oui, il le faut. Mon cœur y consent, — et pourtant il dit mille fois non !

PROTÉE

Ils sortent.

PROTÉE

‌

SCÈNE IV

(Milan. Dans le palais du duc.)

DILIGENCE

— Monsieur, un gant à vous !

320

VALENTIN

Pas à moi : mes gants sont déjà mis.

DILIGENCE

— Celui-ci est à vous, alors, car c'est un gant déjà mis.

VALENTIN

— Ah ! fais-moi voir. Oui, je le garde, il m'appartient. — Douce parure qui orne un objet divin ! — Ah ! Silvia ! Silvia !

DILIGENCE

— Madame Silvia ! madame Silvia !

325

VALENTIN

Qu'est-ce à dire, drôle ?

DILIGENCE

— Elle n'est pas à portée de voix, monsieur !

VALENTIN

— Eh bien ! monsieur, qui vous a dit de l'appeler ?

DILIGENCE

— Votre Révérence, seigneur ; ou bien c'est que je me suis trompé.

VALENTIN

— Allons ! vous serez toujours trop pétulant.

330

DILIGENCE

— Et pourtant je viens d'être grondé pour avoir été trop lent.

VALENTIN

— Ah ça, monsieur, dites-moi, est-ce que vous connaissez madame Silvia ? —

DILIGENCE

Celle que votre Révérence aime ?

VALENTIN

Eh ! comment savez-vous que je suis amoureux ?

335

DILIGENCE

Parbleu, à ces signes spéciaux : d'abord vous avez appris, comme mes-
sire Protée, à croiser votre bras comme un mécontent, puis à ressasser
un chant d'amour, comme un rouge-gorge, à vous promener seul
comme un pestiféré, à soupirer comme un écolier qui a perdu son A B
C, à pleurer comme une jeune donzelle qui a enterré sa mère-grand, à
jeûner comme quelqu'un qui est à la diète, à veiller comme quelqu'un
qui a peur d'être volé, enfin à geindre comme un mendiant à la Tous-
saint. Auparavant, quand vous riiez, vous éclatiez comme un coq ;
quand vous marchiez, vous marchiez comme un lion ; quand vous jeû-
niez, c'était immédiatement après dîner ; quand vous aviez l'air triste,
c'était faute d'argent ; et maintenant vous êtes à ce point métamorphosé
par une maîtresse que, quand je vous regarde, j'ai peine à croire que
vous soyez mon maître.

340

345

VALENTIN

Est-ce que toutes ces choses se remarquent en moi ?

DILIGENCE

Elles se remarquent toutes au dehors de monsieur.

350

VALENTIN

Hors de moi ? c'est impossible.

DILIGENCE

Si fait, dans tous vos dehors. Il est certain qu'en dehors de vous, on ne trouverait chez personne tant de simplicité. Ces folies ne se voient si bien au dehors de monsieur, que parce qu'elles sont au dedans de monsieur. Elles brillent à travers sa personne comme l'eau dans un urinoir, si bien que pas un œil ne peut le voir sans deviner, comme un médecin, sa maladie. ³⁵⁵

VALENTIN

Mais dis-moi, connais-tu madame Silvia ?

DILIGENCE

Celle que vous regardez si fixement à souper ?

VALENTIN

Tu as observé ça ? c'est celle-là même.

360

DILIGENCE

Eh bien, monsieur, je ne la connais pas.

VALENTIN

Comment ! tu m'as vu la regarder et tu ne la connais pas !

DILIGENCE

N'est-ce pas elle qui est si disgracieuse, monsieur ?

VALENTIN

Imbécile ! elle est encore plus gracieuse que belle.

DILIGENCE

Monsieur, je sais cela.

365

VALENTIN

Que sais-tu ?

DILIGENCE

Que vous lui accordez des grâces bien supérieures à sa beauté.

VALENTIN

Je veux dire que sa beauté est éclatante, mais que sa grâce est sans prix.

DILIGENCE

Parce que l'une est peinte et que l'autre n'est d'aucun prix.

VALENTIN

Comment, peinte ? comment, d'aucun prix ?

370

DILIGENCE

Je veux dire qu'elle se peint tant, pour paraître jolie, que pas un homme n'attache de prix à sa beauté.

VALENTIN

Pour qui donc me prends-tu ? j'attache grand prix à sa beauté.

DILIGENCE

Vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle est défigurée.

VALENTIN

Et depuis quand est-elle défigurée ?

375

DILIGENCE

Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN

Je l'ai aimée du jour où je l'ai vue, et je la vois toujours belle.

DILIGENCE

Si vous l'aimez, vous ne pouvez pas la voir.

VALENTIN

Pourquoi ?

DILIGENCE

Parce que l'amour est aveugle

380

DILIGENCE

. Ah ! si vous aviez mes yeux ! ou si vos yeux avaient les mêmes lumières que quand vous reprochiez à messire Protée d'aller sans jarretières !

VALENTIN

Que verrais-je alors ?

DILIGENCE

Votre folie à vous et son extrême laideur à elle. Quand messire Protée
était amoureux, il n'y voyait pas à attacher son haut-de-chausses ; vous,
depuis que vous êtes amoureux, vous n'y voyez même pas à mettre le
vôtre. 385

VALENTIN

M'est avis, mon gars, que vous êtes amoureux, alors ; car hier matin
vous n'y voyiez pas à brosser mes souliers. 390

DILIGENCE

C'est vrai, monsieur, j'étais amoureux de mon lit ; je vous remercie de
m'avoir secoué sur mes amours, car ça me rend plus hardi à vous tancer
sur les vôtres.

VALENTIN

En somme, je me sens de l'affection pour elle.

DILIGENCE

Que ne vous en guérissez-vous ! Votre affection cesserait. 395

VALENTIN

Hier soir, elle m'a enjoint d'écrire quelques vers pour quelqu'un qu'elle
aime.

DILIGENCE

Et vous l'avez fait !

VALENTIN

Oui.

DILIGENCE

Vous avez écrit en brouillon !

400

VALENTIN

Non, de mon mieux. Mais silence ! la voici qui vient !

DILIGENCE

Ô la bonne farce ! Ô l'excellente marionnette ! va-t-il pas maintenant lui servir d'interprète !

VALENTIN

Madame et maîtresse, mille bonjours !

DILIGENCE

Oh ! donnez-vous donc un simple bonsoir ! Pourquoi faire un million de
façons ?

405

SILVIA

Sire Valentin, mon serviteur, à vous deux mille !

DILIGENCE

Ce serait à lui de payer l'intérêt, et c'est elle qui le paye.

VALENTIN

— Comme vous me l’avez enjoint, j’ai écrit votre lettre — à cet ami secret que vous ne nommez pas : — j’aurais eu grande répugnance à le faire, — n’était ma soumission à Votre Grâce. 410

SILVIA

— Je vous remercie, gentil serviteur : c’est fait comme par un clerc.

VALENTIN

— Croyez-moi, madame, cela venait mal. — Ignorant pour qui était la chose, — j’ai écrit au hasard et sans assurance.

SILVIA

— Peut-être trouvez-vous que c’est trop de peine ? 415

VALENTIN

— Non, madame, si cela vous rend service. — Vous n’avez qu’à ordonner, j’en veux écrire mille fois autant ; — et pourtant...

SILVIA

— La jolie phrase ! Oui, j’en devine la suite : — et pourtant... je n’ose pas le dire ; et pourtant... je ne m’en soucie pas ; et pourtant... reprenez ceci.

SILVIA

Elle lui tend la lettre. 420

SILVIA

Et pourtant... je vous remercie, — décidée que je suis désormais à ne plus vous donner tant de trouble.

DILIGENCE

— Et pourtant si ! et pourtant, encore un pourtant !

VALENTIN

— Que veux dire Votre Grâce ? n'êtes-vous pas satisfaite ?

SYLVIA

— Si fait ! les vers sont très-jolis ; — mais, puisque vous les avez écrits 425
avec répugnance, reprenez-les, — oui, prenez-les.

VALENTIN

Madame, ils sont pour vous.

SILVIA

— Oui, oui, vous les avez écrits, monsieur, à ma requête, — mais je n'en
veux pas ; ils sont pour vous : — Je les aurais voulus d'un style plus pa-
thétique. 430

VALENTIN

— Si vous le désirez, madame, je vous écrirai une autre épître.

SILVIA

— Et quand elle sera écrite, lisez-la en mon nom. — Si elle vous plaît,
soit ! si elle vous déplaît, soit encore !

VALENTIN

— Si elle me plaît, madame, quoi alors ?

SILVIA

— Eh bien, si elle vous plaît, gardez-la pour votre peine. — Et sur ce,
bonjour, serviteur !

435

SILVIA

Elle se sauve.

VALENTIN

Eh bien, monsieur ? Sur quoi donc raisonnez-vous tout seul ?

DILIGENCE

Moi ? Je n'étais occupé que de rime. Vous, vous avez raison.

VALENTIN

De faire quoi ?

440

DILIGENCE

D'être l'interprète de madame Silvia.

VALENTIN

Près de qui ?

DILIGENCE

Près de vous-même. Sa déclaration est parfaitement tournée.

VALENTIN

Quelle déclaration ?

DILIGENCE

Eh bien ! la lettre !

445

VALENTIN

Comment ! elle ne m'a pas écrit.

DILIGENCE

Quel besoin en avait-elle, puisqu'elle vous a fait écrire à vous-même !
Quoi ! est-ce que vous n'apercevez pas la rouerie ?

VALENTIN

Non, crois-moi.

DILIGENCE

Impossible vraiment de vous en croire, monsieur. N'avez-vous pas vu
tout ce qu'elle a montré d'art ?

450

VALENTIN

En fait d'arrhes, elle ne m'a donné que paroles de reproche.

DILIGENCE

Comment ! elle vous a donné une lettre.

VALENTIN

C'est la lettre que j'ai écrite à son ami.

DILIGENCE

Eh bien ! cette lettre, elle l'a remise, et c'est fini.

455

VALENTIN

Je voudrais qu'il n'y eût rien de pire là-dessous.

DILIGENCE

Je vous le garantis, c'est comme je vous dis.

DILIGENCE

Déclamant.

DILIGENCE

Car vous lui aviez souvent écrit, et elle n'avait pu répondre. Par modestie ou par manque de loisir, Ou par crainte qu'un messenger ne découvrit son secret : C'est pourquoi elle a fait écrire à son amoureux par son ⁴⁶⁰amant lui-même.

DILIGENCE

Tout ce que je dis là est à la lettre, car je l'ai deviné à la lettre. Mais à quoi songez-vous, monsieur ? Il est l'heure de dîner.

VALENTIN

J'ai dîné.

465

DILIGENCE

Soit, mais écoutez, monsieur : quoique le caméléon amour puisse vivre d'air, je suis de ceux qui se nourrissent de victuailles, et je mangerais volontiers. Oh ! ne soyez pas comme votre maîtresse : ne résistez pas ! ne résistez pas !

DILIGENCE

Ils sortent.

470

DILIGENCE

‌

SCÈNE V

(Vérone. Chez Julia.)

PROTÉE

— Ayez patience, gentille Julia.

JULIA

Il le faut bien puisqu'il n'y a pas de remède.

PROTÉE

— Aussitôt que je pourrai, je serai de retour.

JULIA

— Si rien ne vous détourne, vous serez plus tôt de retour. — Garde ce souvenir pour l'amour de ta Julia.

475

JULIA

Elle lui donne un anneau.

PROTÉE

— Eh bien, nous ferons un échange. Tenez, prenez celui-ci .

JULIA

— Et scellons le marché par un saint baiser.

JULIA

Ils s'embrassent.

480

PROTÉE

— Voici ma main pour gage de ma royale constance. — Si je laisse échapper une heure du jour — sans soupirer pour toi, Julia, — puisse, dès l'heure suivante, quelque affreux accident — me faire expier cet oubli de mes amours ! — Mon père m'attend ; ne réponds pas. — C'est l'heure pour la marée, mais non pour la marée des larmes. — Cette marée-là me retiendrait plus de temps qu'il ne faut. — Julia, adieu !

485

PROTÉE

Julia sort précipitamment.

PANTHÉON

— Sire Protée, vous êtes attendu.

PROTÉE

Allons ! je viens, je viens. — Hélas ! la séparation frappe de mutismes les pauvres amants.

490

PROTÉE

Ils sortent.

PROTÉE

‌

SCÈNE VI

(Vérone. Une place.)

LANCE

Il geint.

PANTHÉON

Lance, en avant, en avant ! à bord ! Ton maître est embarqué, et il faut que tu le rattrapes à force de rames. Qu'y a-t-il ? qu'as-tu à pleurer, l'homme ! En avant, âne ! Tu perdras la marée si tu tardes plus longtemps.

495

LANCE

Peu importe si la marée est perdue : l'amarré que voici est si désagréable qu'on n'en a jamais vu de pire à l'amarre.

PANTHÉON

Que veux-tu dire ? la marée est désagréable !

500

LANCE

Oui, parbleu, celui que je tiens ici amarré : Crâbe, mon chien !

PANTHÉON

Bah ! je te dis, l'ami, que tu vas perdre l'heure du flot, et, en perdant l'heure du flot, perdre ton voyage, et, en perdant ton voyage, perdre ton maître, et, en perdant ton maître, perdre ton service, et en perdant ton service... pourquoi me fermes-tu la bouche ?

505

LANCE

Pour que tu ne perdes pas tes paroles.

PANTHÉON

Et en quoi perdrais-je mes paroles ?

LANCE

En ce récit futile.

PANTHÉON

Je ne connais pas de récit utile.

LANCE

Moi, perdre la marée, et mon voyage, et mon maître, et mon service, et
l'amarré que voici ! Tu ne sais donc pas, l'ami, que, si la rivière était à ⁵¹⁰
sec, je serais homme à la remplir de mes larmes, et que, si le vent était
tombé, je pourrais pousser le bateau avec mes soupirs !

PANTHÉON

Allons ! partons, l'ami ; je suis envoyé pour t'appeler.

LANCE

Monsieur, appelez-moi comme vous voudrez.

515

PANTHÉON

Veux-tu partir ?

LANCE

C'est bon. On y va.

LANCE

Ils sortent.

LANCE

‌

SCÈNE VII

(Milan. Dans le palais ducal.)

SILVIA

Serviteur !

520

VALENTIN

Maîtresse !

DILIGENCE

Maître, messire Thurio vous regarde de travers.

VALENTIN

Bah ! mon garçon, c'est de l'amour.

DILIGENCE

Pas pour vous.

VALENTIN

Pour ma maîtresse alors !

525

DILIGENCE

Vous feriez bien de l'assommer.

SILVIA

Serviteur, vous êtes mélancolique.

VALENTIN

Vraiment, madame, je le parais.

THURIO

Paraîtriez-vous ce que vous n'êtes pas ?

VALENTIN

Peut-être.

530

THURIO

Ainsi, vous auriez une mine contrefaite.

VALENTIN

Comme vous.

THURIO

Que parais-je être, que je ne sois pas ?

VALENTIN

Sensé.

THURIO

Quelle preuve avez-vous que je ne le suis pas ?

535

VALENTIN

Votre folie.

THURIO

Et où découvrez-vous ma folie ?

VALENTIN

À la recherche de votre jaquette.

THURIO

Ma jaquette est un pourpoint à crevés !

VALENTIN

Votre folie aussi est à crever... les yeux.

540

THURIO

Comment ?

SILVIA

Ah çà, de la colère, sire Thurio ? vous changez de couleur ?

VALENTIN

Laissez-le faire, madame, c'est une espèce de caméléon.

THURIO

Qui a plus envie de se repaître de votre sang que de dévorer votre air.

VALENTIN

Vous avez dit, monsieur ?

545

THURIO

Oui, monsieur, et j'ai fini aussi, pour cette fois.

VALENTIN

Je le sais, monsieur : vous finissez toujours avant de commencer.

SILVIA

Voilà, messieurs, une belle volée de mots et vivement tirée.

VALENTIN

C'est vrai, madame nous remercions le fournisseur.

SILVIA

Qui est-il, mon cavalier ?

550

VALENTIN

C'est vous-même, madame ; car c'est vous qui avez fourni le feu. Messire Thurio emprunte son esprit aux regards de Votre Grâce, et dépense ce qu'il emprunte, généreusement, en votre présence.

THURIO

Monsieur, si vous dépensiez avec moi mot pour mot, j'aurais bientôt fait faire banqueroute à votre esprit.

555

VALENTIN

Je le sais bien, monsieur : vous avez un trésor de paroles, et, je crois, pas d'autre monnaie à donner à vos gens : on peut voir à la nudité de leurs livrées que vous ne les payez que de mots tout nus.

SILVIA

Assez, messieurs, assez ! voici mon père.

Duc

— Eh bien, Silvia, ma fille, vous voilà rudement assiégée. — Sire Valen-
tin, votre père est en bonne santé. — Quel accueil feriez-vous à la lettre
d'un ami, — vous apportant d'excellentes nouvelles ?

560

VALENTIN

Monseigneur, je serais reconnaissant — à l'heureux messenger venu de si bonne part.

Duc

— Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote ?

565

VALENTIN

— Oui, mon bon seigneur, je le connais pour un gentilhomme — de qualité, fort estimé — et n'ayant pas sans mérite cette belle réputation.

Duc

N'a-t-il pas un fils ?

VALENTIN

— Oui, mon bon seigneur : un fils qui ne déroge pas — à l'honneur et au renom d'un tel père.

570

Duc

Vous le connaissez bien ?

VALENTIN

— Je le connais comme moi-même ; car, dès notre enfance, — nous avons vécu et passé toutes nos heures ensemble. — Je n'étais, moi, qu'un paresseux vaurien, — perdant les moments précieux — où je pouvais parer ma jeunesse d'une perfection angélique, — tandis que Protée,⁵⁷⁵ c'est ainsi qu'il se nomme, — faisait un utile et noble emploi de ses journées. — Jeune encore par les années, mais déjà vieux d'expérience, — il a toute la verdeur de l'âge, mais toute la maturité du jugement ; — en un mot

(car son mérite est bien au-dessus des éloges que je lui accorde ici)

VALENTIN

, — il est doué, à l'intérieur comme au moral, — de toutes les bonnes qualités qui peuvent qualifier un gentilhomme.

580

Duc

— Peste, monsieur ! S'il justifie ce que vous dites, — il est aussi digne d'être aimé d'une impératrice — que d'être le conseiller d'un empereur.
— Eh bien, monsieur, ce gentilhomme s'est présenté à moi, — avec la re-

commandation de puissants seigneurs, — et il se propose de passer ici 585
quelque temps. — Je pense que cette nouvelle n'est pas la malvenue près
de vous.

VALENTIN

— Si j'avais désiré un être ici, c'eut été lui.

Duc

— Faites-lui donc l'accueil conforme à son mérite. — Silvia, c'est à vous
que je parle, et à vous, sire Thurio. — Pour Valentin, je n'ai pas besoin 590
de l'y exhorter. — Je vais vous l'envoyer ici sur-le-champ.

Duc

Le duc sort.

VALENTIN

— C'est là ce gentilhomme, je l'ai dit à Votre Grâce, — qui serait venu
avec moi, si sa maîtresse n'avait tenu — ses yeux captifs dans ses re-
gards de cristal. 595

SILVIA

— Elle les a sans doute mis en liberté, — sous la caution de quelque
autre gage.

VALENTIN

— Non, je suis sûr qu'elle les tient toujours prisonniers.

SILVIA

— Non, car il serait aveugle ; et, étant aveugle, — comment pourrait-il
voir son chemin pour vous retrouver ? 600

VALENTIN

— Madame, c'est que l'amour a vingt façons d'y voir.

THURIO

— On dit que l'amour est sans yeux...

VALENTIN

— Pour voir des amoureux comme vous, Thurio. — L'amour ferme les yeux sur un objet fâcheux.

SILVIA

— Finissez ! finissez ! voici venir le gentilhomme.

605

SILVIA

— Son mérite est garant de sa bienvenue ici, — s'il est bien celui dont vous avez si souvent souhaité des nouvelles.

VALENTIN

— Maîtresse, c'est lui-même. Charmante dame, permettez-lui — d'être mon collègue au service de Votre Grâce.

SILVIA

— Maîtresse trop vulgaire pour un serviteur si rare !

610

PROTÉE

— Non, charmante dame : serviteur trop vil — pour mériter même un regard d'une si noble maîtresse !

VALENTIN

— Laissez-là ces protestations d'indignité. — Charmante dame, agréez-le pour votre serviteur.

PROTÉE

— Je mettrai toute ma fierté à accomplir mon devoir.

615

SILVIA

— Et le devoir accompli est sûr de la récompense. — Serviteur, vous êtes le bienvenu près d'une maîtresse indigne.

PROTÉE

— Je jouerai ma vie contre quiconque, hormis vous, dira cela.

SILVIA

— Que vous êtes le bienvenu ?

PROTÉE

Non, que vous êtes indigne.

620

THURIO

— Madame, mon seigneur votre père voudrait vous parler.

SILVIA

— Je me rends à ses ordres. Allons, sire Thurio, — venez avec moi.

SILVIA

À Protée.

SILVIA

Encore une fois, mon nouveau serviteur, soyez le bienvenu, — Je vous laisse causer de vos affaires intimes. — Quand vous aurez fini, nous es-
pérons avoir de vos nouvelles. 625

SILVIA

Silvia, Thurio et Diligence sortent.

VALENTIN

— Maintenant, dites-moi comment sont tous ceux que vous avez laissés là-bas.

PROTÉE

— Vos parents sont bien et vous envoient force compliments. 630

VALENTIN

— Et les vôtres ?

PROTÉE

Je les ai quittés tous en bonne santé.

VALENTIN

— Comment va votre dame ? Vos amours prospèrent-elles ?

PROTÉE

— Mes histoires d’amour avaient l’habitude de vous ennuyer ; — je sais que vous ne vous plaisez guère à parler amour. 635

PROTÉE

— Assez ; je lis votre aventure dans vos regards. — Est-ce là l'idole que vous adorez ainsi ?

VALENTIN

— Elle-même. N'est-ce pas une sainte céleste ?

PROTÉE

— Non, mais c'est une perfection terrestre.

VALENTIN

— Appelez-la divine.

640

PROTÉE

Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN

— Oh ! flattez-moi ! l'amour se complaît aux louanges.

PROTÉE

— Quand j'étais malade, vous me donniez des pilules amères ; — il faut que je vous en administre de pareilles.

VALENTIN

— Eh bien ! dis la vérité sur elle : sinon pour divine, — reconnais-la du moins pour une beauté séraphique — qui domine toutes les créatures de la terre.

645

PROTÉE

— Excepté ma maîtresse.

VALENTIN

Ah ! cher, n'excepte personne, — si tu ne veux pas faire à mes amours
une injure exceptionnelle.

650

PROTÉE

— N'ai-je pas raison d'exalter mon amour avant tout ?

VALENTIN

— Et je veux contribuer à l'exalter. — Ta bien-aimée sera élevée à
l'honneur suprême — de porter la queue de ma reine, pour empêcher
que la terre vile — ne parvienne à dérober un baiser à son vêtement, —
et, enorgueillie d'une si grande faveur, — ne dédaigne d'enraciner la
fleur parfumée d'été, — et ne rende le rude hiver perpétuel !

655

PROTÉE

— Comment, Valentin, qu'est-ce que tout ce phébus ?

VALENTIN

— Pardonne-moi, Protée : tout ce que je puis dire n'est rien — à côté de
celle dont le mérite réduit tout autre mérite à néant. — Il n'y a qu'elle
seule.

660

PROTÉE

Eh bien ! laissez-la seule.

VALENTIN

— Non pas pour le monde entier. Sais-tu, mon cher, qu'elle est à moi ? — Et je suis aussi riche en possédant un tel joyau — que vingt mers dont tous les grains de sable seraient des perles, — l'eau du nectar, et les rochers de l'or pur. — Pardonne-moi de ne pas songer à toi, — quand tu me vois radoter de mes amours. — Mon niais de rival que le père aime uniquement — à cause de son immense fortune, — vient de partir avec elle ; et il faut que je les suive, — car l'amour, tu le sais, est plein de jalousie. 665

PROTÉE

— Mais vous, vous aime-t-elle ? 670

PROTÉE

— Allez devant ; je vous retrouverai : — il faut que j'aille au port pour faire débarquer — des effets dont j'ai grand besoin, — et alors, j'irai immédiatement vous rejoindre.

VALENTIN

— Vous vous dépêcherez ?

PROTÉE

Sans doute. 675

PROTÉE

Valentin sort.

PROTÉE

Il sort.

PROTÉE

‌

SCÈNE VIII

(Milan. Une rue.)

DILIGENCE

Lance ! sur mon honneur, tu es le bienvenu à Milan.

LANCE

Ne te parjure pas, doux jouvenceau, je ne suis pas le bienvenu . Je calcule toujours qu'on n'est jamais perdu tant qu'on n'est pas pendu, ni bienvenu quelque part tant que certain écot n'a pas été payé et que l'hôtesse n'a pas dit : bienvenu !

680

DILIGENCE

Allons ! cervelle folle, je vais te mener immédiatement à une taverne où, pour un écot de dix sous, tu seras dix mille fois le bienvenu... Mais dis-moi, drôle, comment ton maître s'est-il séparé de madame Julia ?

685

LANCE

Ma foi, après s'être embrassés tout de bon, ils se sont séparés évidemment pour rire.

DILIGENCE

Mais l'épousera-t-elle ?

LANCE

Non.

690

DILIGENCE

Comment ! alors il l'épousera, lui ?

LANCE

Non plus.

DILIGENCE

Quoi ! est-ce qu'ils ont rompu ?

LANCE

Non, ils ne font qu'un.

DILIGENCE

Eh bien ! alors, comment l'affaire s'arrange-t-elle entre eux ?

695

LANCE

Morbleu, comme ceci : quand elle s'arrange bien pour lui, elle s'arrange bien pour elle.

DILIGENCE

Quel âne tu es de soutenir un pareil non-sens !

LANCE

Quelle bûche tu es de contester ça, quand mon bâton même me soutient !

700

DILIGENCE

Que dis-tu ?

LANCE

Oui, et je te le prouve. Vois, je n'ai qu'à m'appuyer sur mon bâton, et mon bâton me soutient.

DILIGENCE

Tu veux dire qu'il se tient sous toi.

LANCE

Eh bien, se tenir sous moi et me soutenir, c'est tout un.

705

DILIGENCE

Voyons, dis-moi la vérité, le mariage se fera-t-il ?

LANCE

Demande à mon chien : s'il dit oui, il se fera ; s'il dit non, il se fera ; s'il remue la queue et ne dit rien, il se fera.

DILIGENCE

En conclusion donc, le mariage se fera.

LANCE

Tu n'obtiendras jamais de moi un pareil secret, si ce n'est par parabole.

710

DILIGENCE

Ça m'est égal, si je l'obtiens ainsi. Mais que dis-tu de ceci, Lance ? mon maître est fou éperdu.

LANCE

Je ne l'ai jamais connu autrement.

DILIGENCE

Que quoi ?

LANCE

Que fou et que perdu, comme tu le dis fort bien.

715

DILIGENCE

Ah ça, fils de putain, âne que tu es, tu ne m'entends pas !

LANCE

Ah ça, imbécile, ce n'est pas toi que j'entends, c'est ton maître.

DILIGENCE

Je te dis que mon maître est amoureux éperdu.

LANCE

Eh bien ! je te dis que ça m'est égal qu'il se perde par amour. Allons, viens avec moi prendre la bière au cabaret ; si tu refuses, tu es un hébreu, un juif, et tu n'es pas digne d'une terre chrétienne.

720

DILIGENCE

Pourquoi ?

LANCE

Parce que tu n'auras pas été assez charitable pour avoir la bière en compagnie d'un chrétien. Veux-tu venir ?

DILIGENCE

À ton service !

725

DILIGENCE

Ils sortent.

DILIGENCE

‌

SCÈNE IX

(Milan. Dans le palais ducal.)

PROTÉE

Il sort.

PROTÉE

‌

SCÈNE X

(Vérone. Chez Julia.)

JULIA

— Un conseil, Lucette ! assiste-moi, mignonne ! — Par ton affectueux
dévouement, je te conjure, toi, — vivante tablette où toutes mes pensées 730
— sont visiblement inscrites et gravées

JULIA

, — instruis-moi, dis-moi par quel moyen — je puis avec honneur re-
joindre — mon bien-aimé Protée.

LUCETTE

— Hélas ! la voie est fatigante et longue. 735

LUCETTE

— Mieux vaut attendre qu'il revienne.

JULIA

— Oh ! tu ne sais donc pas que sa vue est l'aliment de mon âme ? —
Plains-moi de la disette où je languis, — affamée de lui depuis si long-
temps. — Si tu connaissais seulement l'impression profonde de l'amour,
— tu songerais autant à allumer du feu avec de la neige — qu'à éteindre 740
le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTE

— Je ne songe pas à éteindre le feu ardent de votre amour, — mais à en
tempérer l'extrême fureur, — pour qu'il ne brûle pas au delà des bornes
de la raison.

JULIA

— Plus tu veux le contenir, plus il brûle. — Le courant qui glisse avec un
doux murmure, — tu le sais, pour peu qu'on l'arrête, s'impatiente et
s'irrite. — Mais, quand son cours naturel n'est pas empêché, — il fait
une suave musique sur les cailloux émaillés, en donnant un doux baiser
à chaque roseau — qu'il dépasse dans son pèlerinage : — et ainsi par
mille sinueux méandres, il va s'évanouir, — avec une folâtre complai-
sance, dans le farouche Océan. — Laisse-moi donc aller et n'empêche
pas ma course ; — je serai aussi patiente qu'un doux ruisseau, et je me
ferai un passe-temps de fatiguer mes pas, pourvu que le dernier
m'amène à mes amours ! — là, je me reposerai, comme après de longs
tourments, — une âme élue, dans l'Élysée !

745

750

755

LUCETTE

— Mais sous quel costume voulez vous partir ?

LUCETTE

— Eh bien donc, madame doit couper ses cheveux !

JULIA

— Non, la fille ! je les tresserai avec des lacets de soie — en vingt
boucles amoureuses et originales. — Un peu de fantaisie ne messied pas
à une jeunesse — plus grave même que ne paraîtra la mienne.

760

LUCETTE

— De quelle façon, madame, ferai-je vos culottes ?

JULIA

— C'est comme si tu disais : « Dites-moi, mon bon monsieur, — de quelle ampleur voulez-vous votre vertugadin ? » — Eh bien ! de la façon qui te plaira le plus, Lucette.

LUCETTE

— Il faut absolument que vous la portiez avec la braguette, madame.

765

JULIA

— Fi ! fi ! Lucette, ce serait indécent.

LUCETTE

— Un haut-de-chausses, madame, ne vaut pas une épingle — si vous n'avez pas une braguette où attacher vos épingles.

JULIA

— Si tu m'aimes, Lucette, donne-moi — ce que tu croiras le plus convenable et le plus élégant. — Mais dis-moi, fillette, qu'est-ce que le monde pensera de moi — pour avoir entrepris un si aventureux voyage ? — Je crains de faire scandale.

770

LUCETTE

— Si vous le croyez, eh bien, restez chez vous et ne partez pas.

JULIA

Ah ! pour ça, non.

LUCETTE

— Alors, partez sans songer à l’esclandre. — Si Protée approuve votre voyage quand vous arriverez, — peu importe qui le blâme quand vous serez partie : — j’ai peur qu’il n’en soit guère charmé. 775

JULIA

— C’est la moindre de mes peurs, Lucette. — Mille serments, un océan de larmes — et des preuves infinies de son amour — me garantissent le bon accueil de Protée. 780

LUCETTE

— Toutes ces choses servent les hommes trompeurs.

JULIA

— Bien vils ceux qui en font usage pour ce vil objet ! — mais des étoiles plus fixes ont présidé à la naissance de Protée ; — ses paroles sont des engagements, ses serments des oracles ; — son amour est sincère, ses pensées sont immaculées ; — ses larmes, les pures messagères de son cœur ; — son cœur est aussi éloigné de la fraude que le ciel de la terre. 785

LUCETTE

— Fasse le ciel que vous le retrouviez le même à votre arrivée !

JULIA

Elles sortent.

JULIA

‌

SCÈNE XI

(Milan. Dans le palais ducal.)

Duc

— Sire Thurio, veuillez, je vous prie, nous laisser un moment, — nous
avons à causer d'affaires secrètes. 790

Duc

Sort Thurio.

Duc

— Maintenant, Protée, parlez, que me voulez-vous ?

PROTÉE

— Mon gracieux seigneur, ce que je veux vous découvrir, — la loi de
l'amitié m'ordonne de le cacher ; mais, quand je reporte ma pensée sur 795
les faveurs — dont vous m'avez comblé, moi indigne, — je me sens sti-
mulé par le devoir à révéler — ce que tous les biens de ce monde ne
m'arracheraient pas. — Sachez, digne prince, que sire Valentin, mon
ami, — a l'intention d'enlever votre fille cette nuit ; — c'est à moi-même
qu'il a fait la confidence du complot. — Je sais que vous avez décidé de 800
la donner — à ce Thurio que hait votre charmante fille : — si elle vous
avait été ainsi enlevée, — c'eût été une grande vexation pour votre
vieillesse. — Aussi, par déférence pour mon devoir, ai-je mieux aimé —
traverser les plans de mon ami — que de laisser, en les cachant,
s'entasser sur votre tête — un monceau de chagrins qui vous précipite- 805
raient — à l'improviste dans une tombe prématurée.

Duc

— Protée, je te remercie de ton honnête sollicitude : — en retour, dispose de moi tant que je vivrai. — Je m'étais souvent moi-même aperçu de leurs amours, — alors même qu'ils me croyaient profondément endormi : — et souvent je m'étais proposé d'interdire — à sire Valentin la compagnie de ma fille et ma cour ; — mais craignant de me tromper dans mes soupçons jaloux — et de disgracier injustement un homme, — tort que j'ai jusqu'ici toujours évité, — je lui ai fait bon visage afin de m'assurer — de ce que toi-même me dénonces en ce moment. — Juge combien j'étais inquiet, — sachant la tendre jeunesse si facile à séduire : — je la loge toutes les nuits dans une haute tourelle — dont je garde toujours la clef sur moi : — il est donc impossible de l'enlever.

810

815

PROTÉE

— Sachez donc, noble seigneur, que, d'après le moyen qu'ils ont imaginé, il pourra monter à la fenêtre de sa chambre — et la faire descendre par une échelle de corde. — Cette échelle, le jeune amant est déjà parti la chercher, — et, comme il va tout à l'heure la rapporter par ici, — vous pourrez, s'il vous plaît, lui barrer le passage. — Mais, mon bon seigneur, prenez-vous-y assez adroitement — pour qu'il ne se doute pas de ma dénonciation. — Car c'est par amour pour vous, et non par haine pour mon ami, — que je me suis fait le révélateur de ce projet.

820

825

Duc

— Sur mon honneur, il ne saura jamais — que j'ai eu de toi aucune lumière sur ceci.

PROTÉE

— Adieu, monseigneur, voici messire Valentin qui vient.

PROTÉE

Il sort.

Duc

— Sire Valentin, où allez-vous si vite ?

830

VALENTIN

— Votre Grâce m’excusera, il y a un courrier — qui attend pour emporter mes lettres à ma famille, — et je vais les lui remettre.

Duc

Sont-elles de grande importance ?

VALENTIN

— Elles ne parlent, c’est là leur teneur, — que de ma santé et de mon bonheur à la cour.

835

Duc

— Eh bien ! alors, peu importe.

Duc

D’un air aimable et mystérieux.

Duc

Reste un moment avec moi. — J’ai à m’ouvrir à toi sur certaines affaires — qui me touchent de près et pour lesquelles tu dois être discret. — Tu n’es pas sans savoir que j’ai songé à unir mon ami, messire Thurio, à ma fille.

840

VALENTIN

— Je le sais fort bien, monseigneur ; et, à coup sûr, ce serait un parti — riche et honorable ; en outre, le gentilhomme — est plein de vertu, de générosité, de mérite et de toutes les qualités — qui peuvent convenir à une femme comme votre charmante fille. — Est-ce que Votre Grâce ne peut pas la décider à le prendre en goût ? 845

Duc

— Non, je t'assure. C'est une fille maussade, morose, revêche, — altière, désobéissante, entêtée, insensible au devoir, — qui ne se regarde pas plus comme mon enfant — qu'elle ne me redoute comme son père. — Bref, je puis le dire, son orgueil, réflexion faite, — m'a ôté tout amour pour elle ; — et, renonçant à attendre — le bonheur de mes vieux jours de sa piété filiale, — je suis désormais pleinement résolu à prendre femme — et à l'abandonner à qui voudra la recueillir. — Qu'elle ait donc sa beauté pour toute dot, — puisqu'elle fait si peu de cas de moi et de mes biens. 850
855

VALENTIN

— Que puis-je pour Votre Grâce dans tout ceci ?

Duc

— Mon cher, il y a ici à Milan une grande dame — dont je suis épris ; mais elle garde une froide réserve, — et ne fait aucun cas de ma vieille éloquence. — Eh bien, je te voudrais maintenant pour mon précepteur, — car il y a longtemps que j'ai désappris à faire la cour, — et d'ailleurs la mode du jour est changée. — Dis-moi donc comment je dois m'y prendre — pour attirer sur moi son plus radieux regard. 860

VALENTIN

— Gagnez-la par des cadeaux, si elle ne tient pas compte de vos paroles.
— Souvent les bijoux muets, avec leur genre silencieux, — émeuvent
plus une âme de femme que de vives paroles.

865

Duc

— Mais elle a repoussé un présent que je lui ai envoyé.

Duc

— Mais celle dont je parle est promise par ses parents — à un jeune
homme de qualité ; — et elle est si sévèrement tenue à l'écart des
hommes — que, pendant le jour, nul n'a accès près d'elle.

VALENTIN

— Eh bien, j'essaierais de l'aborder la nuit.

870

Duc

— Oui, mais les portes sont si bien fermées, et les clefs si bien serrées —
que pas un homme ne peut l'approcher la nuit.

VALENTIN

— Qui empêche d'entrer par sa fenêtre ?

Duc

— La chambre est à une telle hauteur, et la muraille en est si escarpée,
qu'on ne peut pas y grimper — sans risque évident de la vie.

875

VALENTIN

— Eh bien, une échelle, artistement faite de cordes — et pendue à deux crochets bien ancrés, — suffirait, pour escalader la tour de la nouvelle Héro, — au Léandre hardi qui tenterait l’aventure.

Duc

— Maintenant, si tu es un gentilhomme de race, — enseigne-moi où je puis avoir une échelle pareille.

880

VALENTIN

— Quand vous en serviriez-vous ? Voyons, seigneur, dites-moi ?

Duc

— Ce soir même : car l’amour est comme un enfant — à qui il tarde d’avoir tout ce qu’il peut atteindre.

VALENTIN

— Vers les sept heures, je vous procurerai l’échelle.

Duc

— Mais écoute bien : je veux y aller seul. — Comment pourrai-je transférer l’échelle là-bas ?

885

VALENTIN

— Elle sera assez légère, monseigneur, pour que vous puissiez la porter — sous un manteau quelque peu long.

Duc

— Un manteau long comme le tien fera-t-il l’affaire ?

VALENTIN

— Oui, mon bon seigneur.

890

Duc

— Eh bien, laisse-moi voir ton manteau. — Je m'en procurerai un de la même longueur.

VALENTIN

— Oh ! le premier manteau venu fera l'affaire, monseigneur.

Duc

— Comment m'y prendrai-je pour porter un manteau ?... — Voyons, laisse-moi essayer le tien sur moi.

895

Duc

Il arrache le manteau qui enveloppe Valentin, le met vite sur ses épaules et le fouille.

Duc

— Quelle est cette lettre ?

Duc

Lisant l'adresse.

Duc

Qu'y a-t-il ici ? À Silvia !

900

Duc

Il fouille une autre poche et en tire l'échelle de corde.

Duc

— Et voici un engin propre à mes opérations !... — Je prendrai pour cette fois la liberté de briser le cachet.

Duc

Il ouvre la lettre et lit les vers suivants :

Duc

Mes pensers se réfugient nuitamment près de ma Silvia, Et ce ne sont ⁹⁰⁵
que mes esclaves, à moi qui leur donne essor. Oh ! si leur maître pouvait
aller et venir aussi prestement, Il s'irait lui-même loger où se nichent
ces insensibles. Les pensers, mes hérauts, reposent sur ton sein pur

Duc

, Et moi, leur roi, moi qui les dépêche là-bas, Je maudis la grâce qui leur
accorde cette céleste grâce, Parce que je voudrais pour moi-même la ⁹¹⁰
bonne fortune de mes sujets Je me maudis moi-même de les avoir en-
voyés, Puisqu'ils occupent l'asile où devrait être leur maître.

Duc

Qu'y a-t-il ici ?

Duc

Le duc sort.

VALENTIN

— Et pourquoi pas la mort plutôt qu’une vivante torture ? — Mourir, c’est être banni de moi-même, — et Silvia est moi-même ; être banni d’elle, — c’est encore l’être de moi : bannissement meurtrier ! Quelle lumière est lumière, si Silvia n’est plus visible ? — Quelle joie est joie, si Silvia n’est plus là ? — Suffit-il de me figurer qu’elle est là ? — L’ombre de la perfection peut-elle me rassasier ? — La nuit, si je ne suis pas près de Silvia, — le rossignol est sans musique 915

VALENTIN

. — Le jour, si je n’aperçois pas Silvia, — je n’aperçois pas le jour. — Elle est mon essence ; et je cesse d’être, — si, par sa radieuse influence, je ne suis — plus réchauffé, illuminé, caressé, vivifié ! — Je ne fuis pas la mort en fuyant l’arrêt de mort. — En restant ici, j’attends la mort, — mais, en fuyant d’ici, je fuis de la vie. 925

VALENTIN

La nuit tombe.

PROTÉE

Cours, page, cours, cours, et découvre-le.

LANCE

Taïaut ! Taïaut !

PROTÉE

Que vois-tu ? 930

LANCE

Le lièvre que nous cherchons. Il n'a pas un poil sur la tête qui ne soit à Valentin.

PROTÉE

Est-ce toi, Valentin ?

VALENTIN

Non.

PROTÉE

Qui donc alors ? son ombre ?

935

VALENTIN

Non plus.

PROTÉE

Quoi alors ?

VALENTIN

Rien.

LANCE

Est-ce que rien peut s'exprimer ? Maître, si je frappais ?

PROTÉE

Qui veux-tu frapper ?

940

LANCE

Rien.

PROTÉE

Drôle, je te le défends.

LANCE

— Mais, monsieur, si je frappe, c'est sur rien : je vous en prie...

PROTÉE

— Je te dis, coquin, que je te le défends... Ami Valentin, un mot.

VALENTIN

— J'ai les oreilles bouchées : elles ne pourraient pas entendre — de
bonnes nouvelles, tant elles sont déjà pleines des mauvaises.

945

PROTÉE

— Eh bien, j'ensevelirai les miennes dans un profond silence, — car elles
sont âpres, malsonnantes et tristes.

VALENTIN

— Est-ce que Silvia est morte ?

PROTÉE

Non, Valentin.

950

VALENTIN

— Non, Valentin n'existe plus pour l'adorable Silvia. — Est-ce qu'elle m'a renié ?

PROTÉE

Non, Valentin.

VALENTIN

— Non, Valentin ne serait plus si Silvia l'avait renié.

LANCE

— Monsieur, il y a une proclamation qui vous avantit.

955

PROTÉE

— Qui t'a banni ! Oh ! voilà la nouvelle. — Banni d'ici ! banni de Silvia ! banni de moi, ton ami !

VALENTIN

— Ah ! j'ai déjà dévoré cette douleur, — et j'en sens l'excès qui m'étouffe. — Silvia sait-elle que je suis banni ?

PROTÉE

— Oui ! oui ! et elle a opposé à cet arrêt, — qui, encore irrévocqué, reste dans toute sa force, — une mer de ces perles liquides que quelques-uns appellent des larmes : — elle les a jetées aux pieds rudes de son père, — en s'agenouillant humblement elle-même — et en tordant ses bras qui, admirables de blancheur, — semblaient tout exprès pâlis pour la douleur. — Mais ni ses genoux pliés, ni ses mains pures tendues, — ni ses tristes soupirs, ni ses profonds gémissements, ni ses larmes argentines

960

965

— n'ont pu émouvoir l'inflexible vieillard : — si tu es pris, Valentin, il faut que tu meures ! — D'ailleurs, il a été tellement irrité par cette intercession de sa fille — qui implorait ta grâce, — qu'il l'a consignée dans une étroite prison, — avec la cruelle menace de l'y laisser toujours.

970

PROTÉE

— Cesse de t'affliger de l'irréversible, — et cherche le remède à ton affliction. — Le temps est le nourricier et le père de tout bien. — Si tu restes ici, tu ne peux plus voir ta bien-aimée, — et songe que rester, c'est abrégé ta vie. — L'espoir est le bâton de l'amoureux : pars en l'emportant, — et emploie-le contre les pensées décourageantes. — Tes lettres peuvent être ici, si tu n'y es plus : — adressées à moi, elles seront déposées — dans le sein lacté de ta bien-aimée. — Le temps n'est pas aux récriminations. — Viens, je vais te mener hors des portes de la cité, — et, avant de nous séparer, nous causerons à fond — de tout ce qui peut intéresser tes affaires d'amour. — Par amour pour Silvia, sinon pour toi-même, — mets-toi en garde contre le danger et viens avec moi.

975

980

VALENTIN

— Je te prie, Lance, si tu vois mon page, — dis-lui de se dépêcher et de me rejoindre à la porte du Nord.

PROTÉE

— Va, drôle, cherche-le... Viens, Valentin.

VALENTIN

— Oh ! ma chère Silvia ! malheureux Valentin ! —

985

VALENTIN

Protée et Valentin sortent.

LANCE

Il tire un papier de sa poche.

LANCE

Imprimis : elle peut chercher et rapporter . Eh bien, un cheval ne peut pas faire plus ; et même, un cheval ne peut pas chercher, il ne peut que rapporter : ainsi elle vaut mieux qu'une rosse... Item. Elle sait traire :
voilà une vertu suave, voyez-vous, chez une fille qui a les mains propres.

990

DILIGENCE

Eh bien, signor Lance, quelles nouvelles Votre Seigneurie ?...

LANCE

Mon seigneur ne rit pas.

DILIGENCE

Bon. Toujours votre vieux défaut : jouer sur les mots ! Voyons, quelles nouvelles avez-vous sur ce papier ?

995

LANCE

Les nouvelles les plus noires que tu aies jamais ouïes.

DILIGENCE

Comment, mon cher, noires ?

LANCE

Oui, noires comme de l'encre.

DILIGENCE

Laisse -moi les lire.

1000

LANCE

Foin ! bourrique ! Tu ne sais pas lire.

DILIGENCE

Tu mens, je sais.

LANCE

Je vais t'examiner. Dis-moi : qui t'a mis au monde ?

DILIGENCE

Morbleu, c'est le fils de mon grand-père.

LANCE

Oh ! l'illettré benêt ! c'est le fils de ta grand'mère : ceci prouve que tu ne
sais pas lire ¹⁰⁰⁵

LANCE

.

DILIGENCE

Allons, imbécile, allons ; examine-moi sur ton papier.

LANCE

Tiens ! Saint Nicolas te soit en aide !

LANCE

Il lui tend le papier.

1010

DILIGENCE

Imprimis ,... elle sait traire.

LANCE

Oui, ça, elle le sait.

DILIGENCE

Item , elle brasse d'excellente bière.

LANCE

De là vient le proverbe : Bénis soient ceux qui brassent d'excellente bière !

1015

DILIGENCE

Item , elle sait faire un point.

LANCE

C'est un point capital.

DILIGENCE

Item , elle sait tricoter.

LANCE

Une fille qui sait tricoter chausse parfaitement son homme.

DILIGENCE

Item , elle lave et ramone elle-même.

1020

LANCE

Une vertu toute spéciale : elle n'a pas besoin qu'on la lave ni qu'on la ramone.

DILIGENCE

Item , elle peut filer.

LANCE

Je serai heureux comme un rouet, si elle file assez pour gagner sa vie.

DILIGENCE

Item , elle a une foule de vertus innommées.

1025

LANCE

Autant dire des vertus bâtarde, lesquelles ne connaissent point leurs parents et par conséquent n'ont pas de noms.

DILIGENCE

Ici suivent ses défauts.

LANCE

Sur les talons de ses vertus.

DILIGENCE

Item , il ne faut pas l'embrasser à jeun, en raison de son haleine.

1030

LANCE

Soit ! ce défaut-là peut se corriger avec un déjeuner. Continue.

DILIGENCE

Item , elle a le palais trop délicat.

LANCE

Ça fait compensation pour l'haleine trop forte.

DILIGENCE

Item , elle parle en dormant.

LANCE

Peu importe, si elle ne dort pas quand elle parle.

1035

DILIGENCE

Item , elle a la parole lente.

LANCE

Oh ! le butor qui met ça parmi ses défauts ! Avoir la parole lente, pour une femme, ce n'est qu'une vertu. Je t'en prie, efface-ça et mets-le en tête de ses qualités.

DILIGENCE

Item , elle est coquette.

1040

LANCE

Efface-ça aussi : c'est un legs d'Ève à ses filles, on ne peut pas le leur retirer.

DILIGENCE

Item , elle n'a pas de dents.

LANCE

Ça ne me fait rien non plus, car j'aime la croûte.

DILIGENCE

Item , elle est hargneuse.

1045

LANCE

Qu'importe, puisqu'elle n'a pas de dents pour mordre !

DILIGENCE

Item , elle goûte fort la liqueur.

LANCE

Si la liqueur est bonne, elle doit la goûter ; elle ne le ferait pas, que je le ferais, moi ! Il faut goûter les bonnes choses.

DILIGENCE

Item , elle est trop libérale.

1050

LANCE

De sa parole, ça ne se peut pas, car il est écrit plus haut qu'elle l'a fort lente ; de sa bourse, ça ne sera pas, car j'en tiendrai les cordons ; d'autre chose, ça se peut, car je n'en puis mais. Allons, poursuis !

DILIGENCE

Item , elle a plus de cheveux que d'esprit, plus de défauts que de cheveux, et plus d'écus que de défauts.

1055

LANCE

Halte-là ! Je la prends. Elle a été à moi et pas à moi, deux ou trois fois, dans cet article. Répète la phrase encore une fois.

DILIGENCE

Item , elle a plus de cheveux que de cervelle.

LANCE

Plus de cheveux que de cervelle... Ça se peut. Je vais le démontrer. Le couvercle de la salière cache le sel, il est donc plus volumineux que le sel ; de même, les cheveux, couvrant la cervelle, sont plus volumineux que la cervelle : le contenu est moindre que le contenant. Après ?

1060

DILIGENCE

Plus de défauts que de cheveux.

LANCE

Ça, c'est monstrueux. Plût au ciel que ça n'y fût pas !

DILIGENCE

Et plus d'écus que de défauts.

1065

LANCE

Eh bien, ce mot-là rend les défauts charmants. Allons, je la prends : et s'il y a mariage, comme rien n'est impossible...

DILIGENCE

Alors ?

LANCE

Eh bien, alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du Nord.

DILIGENCE

Moi ?

1070

LANCE

Oui, toi ! Qui es-tu donc ? Il en a attendu de meilleurs que toi.

DILIGENCE

Et faut-il que j'aille à lui ?

LANCE

Il faut que tu coures à lui, car tu est resté ici si longtemps qu'il ne suffirait pas d'y aller.

DILIGENCE

Pourquoi ne me le disais-tu pas plus tôt ? Peste soit de tes lettres d'amour !

1075

DILIGENCE

Il sort.

LANCE

Va-t-il être secoué pour avoir lu ma lettre ? Le drôle malappris qui veut se fourrer dans des secrets ! Suivons-le. Ça me réjouira de voir corriger ce garnement-là !

1080

LANCE

Il sort.

LANCE

‌

SCÈNE XII

(Milan. Dans le palais ducal.)

Duc

— Sire Thurio, rassurez-vous : elle vous aimera, maintenant que Valentin est banni de sa vue.

THURIO

— Depuis qu'il est exilé, elle me méprise encore davantage ; — elle a maudit ma société et m'a tellement insulté — que j'ai désespéré de l'obtenir.

1085

DUC

Il aperçoit Protée.

DUC

— Eh bien, sire Protée ? Votre compatriote — est-il parti conformément à notre édit ?

1090

PROTÉE

— Il est parti, mon bon seigneur.

DUC

Ma fille prend son départ avec douleur.

PROTÉE

— Un peu de temps, monseigneur, tuera ce chagrin-là.

DUC

— Je le crois, mais Thurio ne le pense pas. — Protée, la bonne opinion que j'ai de toi, — après les preuves de dévouement que tu m'as données,¹⁰⁹⁵
— m'encourage encore à me confier à toi.

PROTÉE

— Du jour où je ne serai plus loyal envers Votre Grâce, — que je cesse de vivre en possession de vos grâces !

Duc

— Tu sais combien je désirerais conclure — l’alliance entre sire Thurio et ma fille ?

1100

PROTÉE

— Oui, monseigneur.

Duc

— Et tu n’ignores pas non plus, je pense, — combien elle est opposée à mes désirs ?

PROTÉE

— Elle l’était, monseigneur, quand Valentin était ici.

PROTÉE

— Le meilleur moyen est de taxer Valentin — de fausseté, de couardise et de roture : — trois choses que les femmes haïssent profondément.

1105

Duc

— Oui, mais elle croira que c’est la haine qui parle.

PROTÉE

— Oui, si c’est un ennemi de Valentin qui affirme la chose. — Aussi faut-il qu’elle soit dite, avec des détails probants, — par quelqu’un qu’elle regarde comme son ami.

1110

Duc

— Eh bien, vous-même, chargez-vous de le calomnier.

PROTÉE

— Ah ! c'est à quoi je répugne, monseigneur. — C'est un vilain rôle pour un gentilhomme ; — spécialement contre un ami intime !

Duc

— Puisque vos éloges ne sauraient le servir, — vos calomnies ne sauraient lui faire tort. — Prenez donc ce rôle sans scrupule, à la prière de votre ami.

1115

PROTÉE

— Vous m'avez décidé, monseigneur. Si je puis y réussir — par une médisance quelconque, — elle cessera bientôt de l'aimer. — Mais, en admettant que je déracine son amour pour Valentin, — il ne s'ensuit pas qu'elle aimera sire Thurio.

1120

Duc

— Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, — sachant par Valentin — que vous avez déjà fixé ailleurs le culte de votre amour, — et que vous êtes incapable d'apostasier si vite en changeant d'inclination. — Sur cette garantie, je veux que vous soyez admis — à conférer avec Silvia en toute liberté. — Elle est morose, triste, mélancolique, — mais, en souvenir de votre ami, elle sera contente de vous voir. — Alors, vous pourrez la disposer par la persuasion — à haïr le jeune Valentin et à s'éprendre de mon ami.

1125

PROTÉE

— Je ferai tout ce que je pourrai. — Mais vous, sire Thurio, vous n'êtes pas assez insinuant. — Vous devriez engluier ses sympathies — dans des sonnets plaintifs dont les rimes savantes — ne devraient offrir que vœux de dévouement.

1130

Duc

— Oui, grande est la force de la poésie, fille du ciel.

Duc

— Cette tactique montre que tu as été amoureux.

THURIO

— Et je veux ce soir même mettre ton avis en pratique. — Ainsi, suave ¹¹³⁵
Protée, mon directeur, — allons de ce pas dans la cité — choisir quelques
musiciens habiles. — J’ai un sonnet qui fera parfaitement l’affaire, —
comme prélude à ton beau programme.

Duc

— À l’œuvre, messieurs !

PROTÉE

— Nous resterons auprès de Votre Grâce jusqu’après souper : — et en- ¹¹⁴⁰
suite nous arrêterons nos plans.

Duc

— Non ! tout de suite à l’œuvre ! je vous excuserai.

Duc

Ils sortent.

Duc

‌

SCÈNE XIII

(Une forêt, près de Mantoue.)

PREMIER BANDIT

— Camarades, rangez-vous. Je vois un passant.

1145

DEUXIÈME BANDIT

— Quand il y en aurait dix, ne reculons pas, tombons dessus.

TROISIÈME BANDIT

— Halte-là, monsieur ! jetez-nous ce que vous avez sur vous ; — sinon, nous allons vous asseoir et vous dévaliser.

DILIGENCE

— Nous sommes perdus, monsieur ! Ce sont les bandits — dont tous les voyageurs ont si grand'peur.

1150

VALENTIN

— Mes amis...

PREMIER BANDIT

Ce n'est pas ça, monsieur : nous sommes vos ennemis.

DEUXIÈME BANDIT

— Paix ! nous devons l'écouter.

TROISIÈME BANDIT

— Oui, par ma barbe, nous le devons ; — car c'est un homme convenable.

1155

VALENTIN

— Sachez donc que j'ai peu de biens à perdre. — Je suis un homme traqué par l'adversité. — J'ai pour toute richesse ces pauvres habillements : — si vous m'en dépouillez, — vous prendrez en substance tout ce que je possède.

DEUXIÈME BANDIT

— Où vous rendez-vous ?

1160

VALENTIN

À Vérone.

PREMIER BANDIT

— D'où êtes-vous venu ?

VALENTIN

De Milan.

TROISIÈME BANDIT

— Y avez-vous séjourné longtemps ?

VALENTIN

— Quelque seize mois. J'aurais pu y rester plus longtemps, — si la fortune tortueuse ne m'en avait chassé.

1165

PREMIER BANDIT

— Quoi ! auriez-vous été banni de Milan ?

VALENTIN

Je l'ai été.

DEUXIÈME BANDIT

Pour quel méfait ?

VALENTIN

— Pour un acte que je ne puis raconter maintenant sans tourment. —
J'ai tué un homme dont je regrette beaucoup la mort, — mais pourtant
je l'ai égorgé vaillamment dans un combat, — sans avantage déloyal ni
basse trahison.

1170

PREMIER BANDIT

— Eh bien, ne regrettez rien, s'il en est ainsi. — Comment ! vous avez
été banni pour une pareille peccadille !

1175

VALENTIN

— Je l'ai été, et je me tiens pour heureux de cette condamnation.

PREMIER BANDIT

— Possédez-vous les langues ?

VALENTIN

— Une jeunesse voyageuse m'a valu ce privilège, — sans lequel j'aurais
été souvent bien embarrassé.

TROISIÈME BANDIT

— Par la tonsure du gras chapelain de Robin-Hood

1180

TROISIÈME BANDIT

, — ce compagnon serait un bon roi pour notre bande farouche.

PREMIER BANDIT

— Prenons-le... Messieurs, un mot !

PREMIER BANDIT

Les brigands se retirent à l'écart et se consultent à voix basse.

DILIGENCE

Maître, soyez l'un d'eux. — C'est une honorable espèce de voleurs.

VALENTIN

— Assez, coquin !

1185

DEUXIÈME BANDIT

— Dites-nous, avez-vous encore quelque ressource ?

VALENTIN

— Aucune autre que ma fortune.

TROISIÈME BANDIT

— Sachez donc que quelques-uns de nous sont des gentilshommes —
que la furie d'une jeunesse indisciplinée — a chassés de la société légale.

— Moi-même j’ai été banni de Vérone — pour avoir tenté d’enlever une dame, — une héritière, alliée de près au duc. 1190

DEUXIÈME BANDIT

— Et moi, de Mantoue, pour un gentilhomme — que, dans une boutade, j’ai poignardé au cœur.

PREMIER BANDIT

— Et moi, pour quelque menu crime comme ceux-là. — Mais venons au fait... Nous vous avons dit nos fautes — pour excuser à vos yeux notre existence irrégulière. — Sur ce, considérant que vous êtes orné — d’une belle prestance, que d’après votre propre dire, — vous êtes linguiste, que vous êtes l’homme par excellence — dont nous avons besoin dans notre profession... 1195

DEUXIÈME BANDIT

— Qu’enfin et surtout, vous êtes un banni, — nous traitons avec vous : — consentez-vous à être notre général, — et, faisant de nécessité vertu, — à vivre, comme nous, dans cette solitude ? 1200

TROISIÈME BANDIT

— Que dis-tu ? Veux-tu être de notre clique ? — Dis oui, et tu seras notre capitaine à tous ; — nous te ferons hommage et, gouvernés par toi, — nous t’aimerons comme notre chef et notre roi. 1205

PREMIER BANDIT

— Mais si tu dédaignes nos politesses, tu es mort.

DEUXIÈME BANDIT

— Tu ne vivras pas pour te targuer de nos avances.

VALENTIN

— J’accepte votre offre, et je veux vivre avec vous, — pourvu que vous ne commettiez pas d’outrages — sur de simples femmes ou de pauvres passants.

1210

TROISIÈME BANDIT

— Non, nous avons horreur de ces viles et lâches pratiques. — Allons, viens avec nous, nous allons t’introduire dans nos bandes, — et te montrer tous nos trésors, — lesquels sont comme nous-mêmes, à ta disposition.

TROISIÈME BANDIT

Ils sortent.

1215

TROISIÈME BANDIT

‌

SCÈNE XIV

(Milan. Sous les fenêtres de Sylvia. Clair de lune.)

THURIO

— Eh bien, messire Protée, vous vous êtes donc glissé ici avant nous ?

PROTÉE

— Oui, gentil Thurio : vous le savez, l’amour — a le talent de se glisser là où il ne peut aller.

THURIO

— Hé ! mais j'espère, monsieur, que vous n'aimez pas ici.

1220

PROTÉE

— Si fait, monsieur : autrement je n'y serais pas.

THURIO

— Qui donc ? Silvia.

PROTÉE

Oui, Silvia. Pour votre compte.

THURIO

— Prenez mes remerciements pour le vôtre.

THURIO

Aux musiciens.

1225

THURIO

Eh bien, messieurs, — accordons-nous, et exécutons vigoureusement !

HÔTELIER

l'hôtelier.

HÔTELIER

Eh bien ! mon jeune hôte, vous avez l'air tout à la colique, pourquoi ça, je vous prie ?

JULIA

Ma foi, mon hôte, parce que je ne peux pas être gai.

1230

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Mais est-ce que je l'entendrai parler ?

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Oui, certainement.

JULIA

Quelle musique pour moi !

1235

JULIA

L'orchestre commence.

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Attention ! attention !

JULIA

Est-il donc parmi ces gens-là ?

JULIA

l'hôtelier.

1240

JULIA

Oui : mais silence, écoutons-les.

CHANSON

Quelle est cette Sylvia ? qu'est-elle, Que tous nos pâtres la vantent ?
Sainte, belle et sage elle est ! Le ciel lui prêta toutes les grâces Qui pou-
vaient la faire admirer. Est-elle aussi bonne que belle ? Oui, car la beau-
té vit de bonté. L'amour cherche dans ses yeux Le remède à son aveu-
gement, Et, l'y trouvant, il s'y installe. Chantons donc à Silvia Que Sil-
via est parfaite ; Elle surpasse tout être mortel Habitant cette triste
terre. Apportons lui nos couronnes.

1245

CHANSON

l'hôtelier , à Julia.

JULIA

Vous faites erreur. C'est le musicien qui ne me plaît pas.

1250

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Pourquoi donc, mon joli damoiseau ?

JULIA

Il joue faux, bon père.

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Comment ? les cordes sont-elles hors de ton ?

1255

JULIA

Nullement, pourtant il joue si faux qu'il froisse les cordes même de mon cœur.

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Vous avez l'oreille bien sensible.

JULIA

Oui, je voudrais être sourd ! C'est pour mon cœur une souffrance.

1260

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Je m'aperçois que vous n'aimez pas la musique.

JULIA

Pas du tout, quand elle détonne ainsi.

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Écoutez, la belle variation !

1265

JULIA

C'est la variation qui est tout le mal.

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Vous voudriez qu'ils jouassent toujours la même chose.

JULIA

Je voudrais qu'on ne jouât qu'un seul air... Mais, dites-moi, mon hôte, est-ce que ce seigneur Protée, de qui nous parlons, va souvent chez cette dame ?

1270

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Je vous dirai ce que Lance, son homme, m'a dit : il l'aime outre mesure.

JULIA

Où est Lance ?

JULIA

l'hôtelier.

1275

JULIA

Il est allé chercher son chien : et demain, par ordre de son maître, il doit le porter en présent à cette dame.

JULIA

La musique cesse.

JULIA

Silence ! rangez-vous ! Voici la compagnie qui se sépare.

JULIA

L'hôtelier s'étend au fond de la scène, comme un homme qui se dispose à dormir.

1280

PROTÉE

— Messire Thurio, ne craignez rien ! je plaiderai si bien — que vous déclarerez parfaite ma manœuvre.

THURIO

— Où nous retrouverons-nous ?

PROTÉE

Au puits de Saint-Grégoire.

1285

THURIO

Au revoir.

THURIO

Thurio et les musiciens sortent.

PROTÉE

— Madame, bonsoir à Votre Grâce !

SILVIA

— Je vous remercie de votre musique, messieurs. — Qui donc vient de parler ?

1290

PROTÉE

— Un homme que vous sauriez vite reconnaître à sa voix, — si vous reconnaissiez, madame, la pure sincérité de son cœur.

SILVIA

— Sire Protée, ce me semble ?

PROTÉE

Oui, gentille dame, sire Protée, votre serviteur.

SILVIA

— Quel est votre désir ?

1295

PROTÉE

D'accomplir le vôtre.

SILVIA

— Soyez satisfait, je désire justement ceci — que vous rentriez vite vous mettre au lit. — Ah ! homme subtil, parjure, fourbe, déloyal ! — Me crois-tu donc assez frivole, assez étourdie, — pour me laisser séduire par tes flatteries, — toi dont les promesses ont fait tant de dupes ? — Re-
tourne, retourne faire réparation à ton amoureuse. — Pour moi, par
cette pâle reine de la nuit ! je le jure, — je suis si éloignée d'accéder à ta
requête, — que je te méprise pour ta coupable demande, — et que tout à
l'heure je veux me reprocher — ce moment même que je perds à te par-
ler.

1300

1305

PROTÉE

— Je reconnais, doux amour, que j'ai aimé une dame ; — mais elle est morte.

JULIA

Pour te démentir, je n'aurais qu'à parler ; — car je suis sûre qu'elle n'est pas enterrée encore.

SILVIA

— Admettons qu'elle le soit. Mais Valentin, ton ami, — est vivant, et c'est à lui, tu en es témoin toi-même, — que je suis fiancée. N'as-tu pas honte — de l'outrager ainsi par tes importunités ?

1310

PROTÉE

— J'ai appris également que Valentin est mort.

SYLVIA

— Eh bien ! suppose-moi morte aussi ; car dans sa tombe, — sois-en sûr, est enseveli mon amour.

1315

PROTÉE

— Charmante dame, laissez-moi l'exhumer.

SILVIA

— Va au tombeau de ta maîtresse, et évoque-la ; — ou, au moins, enterre ton amour avec le sien.

JULIA

Il n'entend pas cela.

PROTÉE

— Madame, puisque votre cœur est si endurci, — accordez du moins à mon amour votre portrait, — le portrait qui est pendu dans votre chambre. — À lui je parlerai, à lui j'adresserai mes soupirs et mes larmes. — Car, puisque la substance de vos perfections — est consacrée à un autre, je ne suis plus qu'une ombre, — et c'est à votre ombre que je veux reporter mon amour vrai !

1320

1325

JULIA

— Si vous la possédiez en substance, pour sûr, vous la tromperiez, — et bientôt vous n'en auriez fait qu'une ombre, comme moi.

SILVIA

— J'ai grande répugnance à être votre idole, monsieur ; — mais, puisque le mensonge vous dispose si bien — à encenser des ombres et à adorer

des formes menteuses, — envoyez chez moi demain matin, et je vous l'enverrai. — Sur ce, dormez bien.

1330

PROTÉE

Aussi bien que les misérables — qui attendent leur exécution pour la matinée. —

PROTÉE

Silvia se retire du balcon, Protée sort.

JULIA

L'hôtelier, voulez-vous partir ?

1335

JULIA

l'hôtelier , se réveillant.

JULIA

Foi de crétin, j'étais profondément endormi.

JULIA

Dites-moi, où loge messire Protée ?

JULIA

l'hôtelier.

JULIA

Chez moi, parbleu ! Je crois vraiment qu'il est presque jour.

1340

JULIA

— Pas encore ; mais c'est bien la plus longue nuit — que j'aie jamais passée et la plus accablante.

JULIA

Ils sortent.

ÉGLAMOUR

— Voici l'heure où madame Silvia — m'a prié de venir, pour connaître ses intentions. — Il y a quelque importante affaire à laquelle elle veut m'employer. — Madame ! madame !

1345

SILVIA

— Qui appelle ?

ÉGLAMOUR

Votre serviteur, votre ami — qui attend les ordres de Votre Grâce.

SILVIA

— Sire Églamour, mille bonjours.

ÉGLAMOUR

— Autant, noble dame, à vous-même ! — Conformément aux injonctions de Votre Grâce, — je suis venu ainsi de bonne heure, pour savoir quel service — vous voulez bien exiger de moi.

1350

ÉGLAMOUR

— Madame, je compatis à des douleurs — qui procèdent, je le sais, d'une vertueuse affection, — et je consens à partir avec vous, — aussi insou-

ciant de ce qui peut m'arriver — que désireux de vous voir heureuse. —
Quand voulez-vous partir ? 1355

SILVIA

Ce soir même.

ÉGLAMOUR

— Où vous rejoindrai-je ?

SILVIA

À la cellule de frère Patrick, — où je veux porter une pieuse confession.

ÉGLAMOUR

— Je ne ferai pas attendre Votre Grâce. — Bonjour, gentille dame. 1360

SILVIA

Bonjour, cher sire Églamour.

SILVIA

Silvia se retire du balcon. Églamour s'en va.

LANCE

Se retournant vers le chien.

LANCE

Tu n'y penses plus maintenant ! Mais moi, monsieur, je me rappelle la
farce que vous m'avez faite, quand j'ai pris mon congé de madame Sil-
via : est-ce que je ne t'avais pas recommandé d'avoir toujours l'œil sur
moi et de faire comme je fais ? Eh bien, quand m'as-tu vu lever la patte 1365

et arroser le vertugadin d'une dame ? M'as-tu jamais vu faire une pareille fredaine ?

PROTÉE

— Sébastien est ton nom ? Tu me plais, — et je vais t'employer tout à l'heure.

1370

JULIA

— À tout ce qui vous plaira. Je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE

— J'y compte.

PROTÉE

À Lance.

PROTÉE

Eh bien, maraud, fils de putain que vous êtes, — où donc avez-vous flâné ces deux jours-ci ! —

1375

LANCE

Pardine, monsieur, j'ai porté à madame Silvia le chien que vous m'avez dit.

PROTÉE

Et que dit-elle de mon petit bijou ?

LANCE

Pardon, elle dit que votre chien est un mâtin, et elle ajoute qu'un grognement est tout le remerciement que mérite un pareil cadeau. 1380

PROTÉE

Mais elle a accepté mon chien ?

LANCE

Non vraiment. Je le ramène ici avec moi.

PROTÉE

Comment ! tu lui as offert celui-ci de ma part ?

LANCE

Oui, monsieur. L'autre écureuil m'avait été volé sur la place du marché par les valets du bourreau ; et alors je lui ai offert le mien propre, qui est un chien dix fois gros comme le vôtre, et ainsi le cadeau n'était que plus considérable. 1385

PROTÉE

— Allons, va-t'en d'ici, et retrouve mon chien, — sinon ne reviens jamais en ma présence. — Hors d'ici, te dis-je ! restes-tu là pour m'irriter ? 1390

PROTÉE

Lance se sauve.

JULIA

— Il paraît que vous ne l’aimiez pas, puisque vous vous défaites de ce gage : — elle est morte, sans doute ?

PROTÉE

Non pas, je crois qu’elle vit.

1395

JULIA

— Hélas !

PROTÉE

Pourquoi cries-tu : hélas ?

JULIA

— Je ne puis m’empêcher de la plaindre.

PROTÉE

Pourquoi la plains-tu ?

JULIA

— Parce qu’elle vous aimait, je crois, autant — que vous aimez voire ma-¹⁴⁰⁰
dame Silvia. — Elle songe à celui qui a oublié son amour, — et vous raf-
folez de celle qui ne se soucie pas du vôtre. — C’est dommage de voir
tant d’amour contrarié ; — et y penser me fait crier : hélas !

PROTÉE

— Allons ! donne-lui cet anneau, et en même temps — cette lettre.

PROTÉE

Il lui montre la fenêtre de Silvia.

1405

PROTÉE

Voilà sa chambre. Dis à madame — que je réclame son divin portrait promis par elle. — Ton message terminé, reviens vite à ma chambre — où tu me retrouveras, triste et solitaire.

PROTÉE

Protée sort.

JULIA

— Bonjour, noble dame ! Veuillez, je vous prie, — me servir d'introductrice auprès de madame Silvia.

1410

SILVIA

— Qu'auriez-vous à lui dire, si j'étais elle ?

JULIA

— Si vous l'êtes, je vous demande la patience — d'écouter le message dont je suis chargé.

SILVIA

— Par qui ?

1415

JULIA

Par mon maître, sire Protée, madame.

SILVIA

— Oh ! il vous envoie pour un portrait !

JULIA

Oui, madame.

SILVIA

— Ursule, apportez mon portrait.

SILVIA

Ursule apporte le portrait.

1420

SILVIA

À Julia.

SILVIA

— Allez, donnez ceci à votre maître : dites-lui, de ma part, — qu’une certaine Julia, qu’oublie ses inconstantes pensées, — parerait sa chambre beaucoup mieux que cette ombre.

JULIA

— Madame, daignez lire cette lettre... — Pardon, madame : je vous ai étourdi — remis un papier qui n’est pas à votre adresse. — Voici la lettre pour Votre Grâce.

1425

JULIA

Elle lui donne un second papier.

SILVIA

Je t'en prie, laisse-moi voir encore celle-là.

JULIA

— Impossible ! Pardonnez-moi, bonne madame.

1430

SILVIA

Eh bien, prends.

SILVIA

Elle reconnaît l'écriture du second papier.

SILVIA

— Je ne veux pas même regarder les vers de votre maître : — je sais qu'ils sont bourrés de protestations, — et remplis de serments improvisés qu'il romprait, — aussi aisément que je déchire son billet.

1435

SILVIA

Elle déchire la lettre.

JULIA

— Madame, il envoie cette bague à Votre Grâce.

SILVIA

— C'est un surcroît d'opprobre pour lui qu'un pareil envoi ; — car je lui ai entendu dire mille fois — que sa Julia la lui avait donnée à son départ.
— Quoique son doigt traître ait profané cet anneau, — le mien ne fera pas une si noire injure à sa Julia.

1440

SILVIA

Elle rend l'anneau à Julia.

JULIA

— Elle vous en remercie.

SILVIA

Que dis-tu ?

JULIA

— Je vous remercie, madame, de vous intéresser à elle. — Pauvre gentille
femme ! Mon maître l'a bien fait souffrir.¹⁴⁴⁵

SILVIA

— Est-ce que tu la connais ?

JULIA

Presque autant que je me connais moi-même. — Rien qu'en pensant à
ses malheurs, je vous jure — que j'ai pleuré cent fois.

SILVIA

— Elle pense sans doute que Protée l'a abandonnée.

¹⁴⁵⁰

JULIA

— Je crois que oui, et c'est là la cause de son chagrin.

SILVIA

— N'est-elle pas éclatante de beauté ?

JULIA

— Elle l’a été, madame, plus qu’elle ne l’est. — Quand elle se croyait aimée de mon maître, — elle avait, à mon jugement, autant d’éclat que vous ; mais depuis qu’elle a négligé son miroir — et jeté le masque qui l’abritait du soleil, — l’air a flétri les roses de ses joues — et meurtri son teint de lis, — tellement qu’elle est aujourd’hui aussi hâlée que moi. 1455

SILVIA

— De quelle taille est-elle ?

SILVIA

— Elle doit t’en être reconnaissante, gentil jouvenceau ! — Hélas, pauvre fille, esseulée, abandonnée ! — Je pleure moi-même en pensant à ce que tu viens de dire. — Tiens, jouvenceau, voici ma bourse ; je te la donne, — pour l’amour de ta chère maîtresse, puisque tu lui es si dévoué. — Au revoir. 1460

SILVIA

Silvia sort avec ses femmes.

JULIA

Elle regarde le portrait. 1465

JULIA

Ô insensible forme ! tu vas être encensée, baisée, aimée, adorée ; et si son fétichisme avait du sens, — c’est ma personne qui devrait être idole à ta place. — Je veux te traiter bien par égard pour ta maîtresse — qui m’a bien traitée : n’était cela, je le jure par Jupiter, — j’aurais déjà crevé tes yeux inertes, — afin d’arracher à mon maître son amour pour toi ! 1470

JULIA

Elle sort.

JULIA

‌

SCÈNE XV

(Milan. Une abbaye.)

ÉGLAMOUR

— Le soleil commence à dorer le ciel à l'occident ; — et voici bientôt l'heure — où Silvia doit me rejoindre à la cellule de frère Patrick. — Elle sera exacte ; car les amants ne manquent pas l'heure, — à moins que ce ne soit pour la devancer, — tant ils éperonnent leur empressement ! ¹⁴⁷⁵

SILVIA

— Voyez, la voici : heureux soir, madame !

SILVIA

— Amen ! amen ! Allons, bon Églamour, — sortons par la poterne des murs de l'abbaye ; — je crains d'être suivie par des espions.

ÉGLAMOUR

— Ne craignez rien ; la forêt n'est pas à trois lieues d'ici : — si nous pouvons l'atteindre, nous sommes en sûreté. ¹⁴⁸⁰

ÉGLAMOUR

Ils sortent.

ÉGLAMOUR

‌

SCÈNE XVI

(Dans le palais ducal.)

THURIO

— Sire Protée, que répond Silvia à mes instances ?

PROTÉE

— Oh ! messire, je la trouve plus douce qu'elle n'était ; — et néanmoins ¹⁴⁸⁵ elle fait des objections contre votre personne.

THURIO

— Que dit-elle ? que j'ai la jambe trop longue ?

PROTÉE

Non, que vous l'avez trop menue.

THURIO

— Je porterai des bottes pour la rendre un peu plus ronde.

JULIA

— Il n'est pas d'éperon qui mène l'amour à ce qu'il déteste.

1490

THURIO

— Que dit-elle de ma face ?

PROTÉE

— Qu'elle est blanche.

THURIO

— Non, elle ment, la coquette. Ma face est brune.

PROTÉE

— Mais les perles sont blanches ; et le proverbe dit — que les hommes bruns sont des perles aux yeux des belles dames.

1495

JULIA

— De pareilles perles offusquent les regards des femmes ; — pour moi, je ferme les yeux pour ne pas les voir.

THURIO

— Comment trouve-t-elle que je cause ?

PROTÉE

Mal, quand vous parlez de guerre.

THURIO

— Mais bien, sans doute, quand je cause d'amour et de paix ?

1500

JULIA

— Mais mieux encore, quand il reste en paix.

THURIO

— Que dit-elle de ma valeur ?

PROTÉE

Oh ! messire, elle n'a pas de doute sur ce point.

JULIA

— Elle n'en doit pas avoir, connaissant sa couardise.

THURIO

— Que dit-elle de ma naissance ?

1505

PROTÉE

Que vous êtes descendu d'une bonne famille.

JULIA

— C'est vrai ; d'une race de gentilshommes au rang d'imbécile !

THURIO

— Pense-t-elle à mes propriétés ?

PROTÉE

Oh ! oui ; et avec regret.

THURIO

— Pourquoi donc ?

1510

JULIA

— Parce qu'elles sont à un âne pareil.

PROTÉE

Parce qu'elles sont aliénées.

JULIA

Voici venir le duc.

DUc

— Eh bien, sire Protée ? Eh bien, Thurio ? — Qui de vous a vu sire Églamour !

1515

THURIO

— Ce n'est pas moi.

PROTÉE

Ni moi.

DUc

Avez-vous vu ma fille ?

PROTÉE

Non plus.

DUc

Il sort.

1520

THURIO

— Oui-dà ! voilà une fille bien difficile ! — Fuir ainsi le bonheur, quand le bonheur la poursuit ! — Je pars, mais plutôt pour châtier Églamour — que par amour pour l’extravagante Silvia.

THURIO

Il sort.

PROTÉE

— Je pars aussi, mais plutôt par amour pour Silvia, — que par haine pour Églamour qui fuit avec elle.

1525

PROTÉE

Il sort.

PROTÉE

julia , à part.

PROTÉE

— Je pars aussi, mais plutôt pour traverser cet amour-là, — que par haine pour Silvia qui s’est enfuie par amour !

1530

PROTÉE

Elle sort.

PROTÉE

‌

SCÈNE XVII

(Une forêt sur la route de Mantoue.)

PREMIER BANDIT

Allons, allons ! — Patience ! il faut que nous vous menions à notre capitaine.

SILVIA

— Mille malheurs plus grands m'ont appris — à supporter celui-ci patiemment.

1535

DEUXIÈME BANDIT

— Allons ! emmenons-la.

PREMIER BANDIT

— Où est le gentilhomme qui était avec elle ?

TROISIÈME BANDIT

— Étant de pied léger, il nous a échappé, — mais Moïse et Valérius le poursuivent.

1540

TROISIÈME BANDIT

Au premier bandit.

TROISIÈME BANDIT

— Conduis-la, toi, à l'extrémité occidentale de la forêt. — C'est là qu'est notre capitaine. Nous autres, nous poursuivrons le fuyard ; — le taillis est cerné, il ne peut pas s'évader.

PREMIER BANDIT

— Allons ! il faut que je vous mène à la caverne de notre capitaine. —
N'ayez pas peur ; il porte un cœur noble, — et il n'est pas homme à trai-
ter une femme irrévérencieusement. 1545

SILVIA

— Ô Valentin ! c'est pour toi que j'endure ceci !

SILVIA

Ils sortent.

SILVIA

‌ 1550

SCÈNE XVIII

(Une autre partie de la forêt.)

VALENTIN

On entend un cliquetis d'épées mêlé de cris.

VALENTIN

— Quel vacarme, quel tumulte aujourd'hui ! — Ce sont mes camarades
qui font de leur volonté leur loi ; — ils donnent la chasse à quelque mal-
heureux passant. — Ils m'aiment bien ; pourtant j'ai beaucoup à faire —
pour les empêcher de commettre de sauvages excès. — Retire-toi, Valen-
tin. Voyons, qui vient là ? 1555

VALENTIN

Il se met à l'écart.

PROTÉE

— Oui, madame, je vous ai rendu ce service, — quelque indifférente que vous soyez à ce que fait votre serviteur ; — j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer d'un homme — qui voulait faire violence à votre honneur et à votre amour. — En récompense, accordez-moi au moins un tendre regard. — Je ne puis demander et vous ne pouvez, j'en suis sûr, — me concéder une faveur moindre. 1560

VALENTIN

Comme ce que je vois et entends ressemble à un rêve ! — Amour, prête-moi la patience de me contenir un moment. 1565

SILVIA

— Ô misérable ! malheureuse que je suis !

PROTÉE

— Malheureuse, vous l'étiez, madame, avant que je vinsse ; — mais, par ma venue, je vous ai rendue heureuse.

SILVIA

— Ton approche fait le comble de mon malheur.

JULIA

— Et du mien, quand c'est de vous qu'il s'approche. 1570

SILVIA

— Si j'avais été saisie par un lion affamé, — j'aurais mieux aimé être le déjeuner de la bête — que de me voir délivrée par le fourbe Protée. — Oh ! le ciel sait quel est mon amour pour Valentin, — dont la vie m'est aussi chère que mon âme ! — Eh bien, aussi grande

(car plus grande, c'est impossible)

SILVIA

est — ma haine pour le parjure Protée ! — Ainsi va-t'en, ne me sollicite plus. 1575

PROTÉE

— Quel danger, si proche qu'il fût de la mort, — n'affronterais-je pas pour un seul regard affectueux ? — Ô éternel malheur de l'amour ! — Ne pouvoir être aimé de la femme qu'on aime !

SILVIA

— Ou, comme Protée, ne pouvoir aimer celle dont on est aimé ! — Relis 1580
donc, dans le cœur de Julia, l'histoire de ton premier amour ! — Pour lui
plaire, tu déchiras ton honneur en mille serments ; — et tous ces ser-
ments se sont envolés en parjure pour l'amour de moi ! — Tu n'as plus
de parole maintenant, à moins que tu n'en aies deux, — ce qui est bien
pire que de ne pas en avoir ! Oui, plutôt ne pas en avoir, — que d'avoir 1585
deux paroles dont une est de trop. — Tu as été traître à ton meilleur
ami !

PROTÉE

En amour, — qui donc respecte l'amitié ?

SILVIA

Tous les hommes, hormis Protée.

SILVIA

— Ô ciel !

1590

PROTÉE

Je te forcerai de céder à mes désirs.

VALENTIN

— Ruffian, lâche cette rude et brutale étreinte ! — Ami de mauvais aloi !

PROTÉE

Valentin !

VALENTIN

— Ami vulgaire, sans foi ni amour, — comme sont les amis d'à présent, homme de trahison ! — tu as menti à mes espérances. Mes yeux seuls —
pouvaient me convaincre de ceci. À présent je n'ose plus dire — que j'ai¹⁵⁹⁵
un seul ami vivant : tu me démentirais. — À qui pouvez-vous vous fier
quand votre bras droit — est parjure à votre cœur ? Protée, — j'en suis
navré, en détruisant pour jamais ma confiance en toi, — tu me rends
étranger à l'humanité. — La blessure intime est la plus profonde. — Ô
temps maudit, — où de tous les ennemis un ami est le pire¹⁶⁰⁰

VALENTIN

!

PROTÉE

— Ma honte et mon crime me confondent. — Pardonne-moi, Valentin : si un cordial remords — est pour ma faute une rançon suffisante, — je te l'offre ici. Ma souffrance est aussi grande — que mon forfait.

1605

JULIA

— Malheur à moi !

JULIA

Elle chancelle.

PROTÉE

Qu'a donc le page ?

VALENTIN

Eh bien, page ? — Eh bien, espiègle ! allons ! Qu'y a-t-il ? Lève les yeux, parle.

1610

JULIA

— Ah ! cher monsieur, mon maître m'avait chargé de remettre un anneau à madame Silvia, et j'ai négligé de le faire.

PROTÉE

— Où est cet anneau, page ?

JULIA

Le voici : tenez.

JULIA

Elle lui remet une bague.

1615

PROTÉE

Comment ! voyons donc ! — Mais c'est l'anneau que j'ai donné à Julia.

JULIA

— Oh ! j'implore votre pardon, monsieur, je me suis méprise. — Voici l'anneau que vous envoyiez à Silvia.

JULIA

Elle lui montre une autre bague.

PROTÉE

— Mais d'où t'est venu cet anneau-ci ? À mon départ, — je l'ai donné à Julia.

1620

JULIA

— Et c'est Julia elle-même qui me l'a donné. — Et c'est Julia elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉE

— Comment ! Julia !

JULIA

— Regarde celle qui s'offre en butte à tous tes serments, — et qui les reçut en plein dans son cœur ! — Que de fois depuis tu l'as criblée de parjures ! — Ô Protée, que ce vêtement te fasse rougir ! — Sois honteux de ce qu'il m'a fallu prendre — un si immodeste accoutrement. S'il y a de la

1625

honte — dans ce déguisement d’amour, — aux yeux de la pudeur, la flétrissure est moindre — pour la femme à changer de costume, que pour l’homme à changer d’âme ! 1630

PROTÉE

— Que pour l’homme à changer d’âme ! c’est vrai. Ô ciel ! si l’homme — était constant, il serait parfait : cette unique erreur — le remplit de défauts et l’entraîne à toutes les vilenies. — L’inconstance est une déchéance, avant même d’avoir commencé. — Qu’y a-t-il dans les traits de Silvia, que je ne puisse, — par de constants regards, retrouver plus suave dans ceux de Julia ? 1635

VALENTIN

— Allons ! allons ! La main tous deux ! — Que j’aie la joie de faire cet heureux rapprochement ! — Ce serait pitié que deux amis comme vous fussent longtemps ennemis ! 1640

PROTÉE

— Ciel ! sois en témoin, mon désir est à jamais comblé.

JULIA

Et le mien aussi.

UN BANDIT

Une prise ! une prise ! une prise !

VALENTIN

— Arrêtez ! arrêtez, vous dis-je ! c’est monseigneur le duc... — Votre Grâce est la bienvenue auprès d’un homme disgracié, — le proscrit Valentin. 1645

Duc

Sire Valentin !

THURIO

— Voilà Silvia, et Silvia est à moi.

VALENTIN

— Thurio, recule, ou tu te jettes dans les bras de la mort. — Ne te mets pas à la portée de ma colère. — Ne dis pas que Silvia est à toi ; si tu le répètes, Milan ne te reverra plus. La voici devant toi ! — Ose donc prendre possession d'elle par un seul attouchement ! — Je te défie d'effleurer ma bien-aimée d'un souffle.

1650

THURIO

— Sire Valentin, je ne me soucie pas d'elle, moi. — Bien fou est celui qui risquera — sa personne pour une fille qui ne l'aime pas. — Je ne la réclame pas, et ainsi elle est à toi !

1655

Duc

— Tu n'en es que plus dégénéré et que plus vil, — après tous les moyens que tu as employés pour l'avoir, — de l'abandonner à de si faciles conditions. — Ah ! par l'honneur de mes aïeux, — j'applaudis à ton ardeur, Valentin, — et je te tiens pour digne de l'amour d'une impératrice. — Sache-le donc, j'oublie ici tous mes anciens griefs, — j'efface toute rancune et je te rappelle dans nos foyers. — Réclame une grandeur nouvelle pour ton mérite incomparable, — et j'y souscris en te disant : Sire Valentin, tu es gentilhomme, et bien né : — prends ta Silvia, car tu l'as méritée.

1660

1665

Duc

— Je l'accorde, à ta requête, quelle qu'elle soit.

VALENTIN

— Ces proscrits, avec qui j'ai vécu, — sont des hommes doués de nobles qualités ; — pardonnez-leur ce qu'ils ont commis, — et qu'ils soient rappelés de leur exil. — Ils sont réformés, civils, pleins de bons sentiments, et peuvent rendre de grands services, digne seigneur.

1670

Duc

— Tu as prévalu. Je leur pardonne ainsi qu'à toi. — Dispose d'eux, selon les mérites que tu leur connais. — Allons, partons : nous conclurons toutes nos querelles — par des galas, des réjouissances et de rares solennités.

VALENTIN

— Tout en marchant, je prendrai la liberté — de faire sourire Votre Grâce par mes récits.

1675

VALENTIN

Montrant Julia.

VALENTIN

— Que pensez-vous de ce page, monseigneur ?

Duc

— Je pense que ce garçon-là a la grâce en lui : il rougit.

